

1094. c. 29.

LE NOUVEL
ENFANT
TROUVÉ.

LE MOUVEL

EMENT

TROUVE



LE NOUVEL
ENFANT
TROUVÉ,
OU
LE FORTUNÉ
HOLLANDOIS.

Dutchman
Mémoires écrits par lui-même.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVI.

LE NOUVEAU

ENFANT

TROUVE

VOU

LE TOUT

HOLLANDAIS

MAISON DE LA LIBRAIRIE



LIBRAIRIE

N. DE LA LIBRAIRIE



LE NOUVEL
ENFANT
TROUVÉ.

JE ne fais si un hasard heureux
me découvrira un jour ceux à qui
je dois mon origine ; mais j'ai
déjà atteint ma trentième année ,
& je suis aussi peu éclairé sur ma
naissance, que si j'étois tombé du
ciel en terre. Ai-je des parens ?
n'en ai-je pas ? suis-je l'Enfant à
quelqu'un ? ou ne suis-je l'Enfant
à personne ? C'est-là un point que
toutes les recherches que j'ai faites

A

jusqu'à présent n'ont pu m'éclaircir; & je n'espere pas même que l'avenir puisse dissiper mes doutes, qui, à la vérité, ne m'ont jamais inquiété infiniment.

Je dirai cependant que depuis que je commence à jouir des avantages d'une fortune assez brillante, je ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de connoître ceux à qui je dois le jour, si le ciel me les conserve encore, parce que je puis les arracher à la misère qui peut-être les opprime; ou s'ils jouissent comme moi des douceurs d'un sort heureux, quelle consolation pour moi plus satisfaisante que d'être témoin de leur félicité!

Mais c'est-là une consolation qu'une longue suite d'années n'a pu encore me procurer, & que

Je n'ose gueres espérer de l'avenir. Je passe au récit de mes aventures. Peu de momens de ma vie qui n'aient été marqués par quelque heureux événement : puis-je plaindre ceux que je donne à m'en rappeler le souvenir, & à les coucher sur le papier à mesure qu'ils se présentent à ma mémoire ?

J'avois environ trois ou quatre ans, lorsque celle à qui j'avois toujours donné le nom de mere, quoiqu'elle ne m'eût jamais appelé du nom de fils, s'embarqua avec moi à Anvers dans une frégate qui faisoit voile pour Rotterdam. Combien de jours mîmes-nous à faire le trajet ? c'est ce que je ne puis me rappeler. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est que le lendemain de notre arrivée à Rotterdam

j'eus à répandre bien des larmes :
voici à quelle occasion.

Ma mere, ou véritable, ou prétendue (car je ne fais quel nom lui donner) m'avoit couché auprès d'elle, & se leva de grand matin, m'ayant laissé endormi du sommeil le plus profond.

Il y avoit déjà plus de six heures que, sous le prétexte de quelques affaires, elle étoit sortie de l'auberge où nous étions logés, & elle n'étoit pas encore revenue, lorsqu'une dame, qui logeoit dans une chambre voisine de celle où j'étois, attirée par mes cris, vint à mon secours. Je ne fais si ma petite figure, qui n'étoit rien moins que maussade, la prévint en ma faveur; mais elle me fit tant de caresses, que mes pleurs commencerent à

s'effuyer. Je demandois cependant toujours ma mere, & je ne faisois qu'un cri après elle. Il falloit pour m'appaiser me donner à déjeûner ; car à l'âge où j'étois, je crois que la faim qui me pressoit étoit ce qui m'inquiétoit le plus. Ma compatissante bienfaitrice prit elle-même le soin de me lever & de m'habiller ; après quoi m'ayant fait entrer dans sa chambre, elle commanda à une femme qui étoit avec elle, de me donner à manger : ce que je fis de si bon appétit, que les murmures de mon petit estomach étant parfaitement apaisés, je me sentis de la force de reste pour attendre, sans impatience, le retour de celle qui m'avoit abandonné.

La nuit vint cependant, & elle

ne me la ramena pas. La charitable dame qui avoit pris soin de moi, commença alors à s'alarmer de cette absence ; elle fit monter l'hôtesse, pour savoir si elle ne connoissoit point celle qui m'avoit conduit dans l'auberge ; mais tout ce qu'elle put en apprendre , c'est que c'étoit une étrangere assez bien mise, & d'assez bonne mine, qui s'étoit dit être ma mere, & qui avoit ordonné que l'on vînt le lendemain l'éveiller de bonne heure, parce qu'elle avoit à sortir le matin pour des affaires importantes. On espéroit que le jour suivant en apprendroit des nouvelles ; mais j'étois destiné à ne la revoir jamais. Une semaine entiere se passa sans que les recherches que l'on fit pussent découvrir ce qu'elle étoit devenue.

Ma bienfaitrice, pour se mettre en état de faire des perquisitions plus exactes sur ma naissance, me demanda le nom de mes parens, mais je ne savois que le mien. Je m'appelle Veillem, à votre service, ma belle dame, lui répondis-je dans mon petit jargon Hollandois, & en accablant de mille caresses les mains de cette généreuse dame. Mais mon bel enfant, me dit-elle, n'avez-vous pas d'autre nom? celui de votre pere, ne le savez-vous pas? Eh! est-ce que j'ai un pere, lui repartis-je avec vivacité? ah! que je voudrois bien le voir! il m'appelleroit du moins son fils; car pour ma mere, c'étoit toujours petit garçon qu'elle me disoit; & puis j'avois beau me jeter à son col, elle me rebutoit tou-

jours , & elle me disoit qu'elle n'étoit pas ma mere : mais pour un beau Monsieur tout galonné qui venoit souvent la voir , il n'en étoit pas de même ; oh ! pour celui-là il falloit voir comme il me caressoit , & toujours , & toujours il vouloit m'avoir entre ses bras , & Dieu fait si j'en étois bien aise , & comme je l'aimois ; car il ne venoit jamais sans me donner bien des petites douceurs : mais , dame , je n'étois pas gourmand , & je faisois si bien ménager mon petit fait , que j'en avois pour plusieurs jours. Eh bien ! mon cher Enfant , me dit ma bonne maman , (car elle voulut que je commençasse à ne plus l'appeller que de ce nom-là) ce Monsieur qui vous aimoit tant , étoit sans doute votre pere.

Il ne me l'a cependant pas dit, repris-je ; & s'il étoit mon pere , il n'auroit pas manqué de m'appeler son fils. Mais , y a-t-il long-tems que vous ne l'avez vu ? me demanda cette dame : Oh ! vraiment oui , lui répondis-je ; car je suis devenu bien grand depuis ce tems-là.

Elle voulut ensuite savoir si je pourrois lui dire le nom de la ville où ma mere faisoit son séjour : question embarrassante pour moi , & à laquelle je ne pus satisfaire , parce que j'avois toujours été élevé à la campagne , & que je n'avois vu de ville que celle où j'avois été conduit pour venir à Rotterdam.

Il n'y avoit pas , comme l'on voit , dans tout ce que je répondois , de quoi donner de grands

éclaircissemens sur ma naissance : mais je ne pouvois en dire que ce que j'en savois.

Ma bienfaitrice cependant s'attendrit sur mon sort, au point qu'elle ne put retenir ses larmes ; mais je ne voyois pas que ma destinée fût bien à plaindre , car elle m'avoit fait déjà plus de caresses , que je n'en avois reçu de celle qui avoit pris soin de mon éducation depuis que j'étois au monde. Ainsi les bontés de cette tendre mere ne me permettoient gueres de regretter celle que je venois de perdre. Je m'avisai même d'essuyer les pleurs de ma bonne maman, & de la consoler à ma petite façon. Les marques que je lui donnai de mon bon cœur , acheverent de me gagner son affection ; elle me promit

de me tenir lieu de mere ; & la providence ne pouvoit assurément m'en choisir une remplie pour moi d'une plus vive tendresse.

Cette dame , à qui je dois les premiers progrès de ma fortune , & dont j'ai à faire ici le portrait , étoit une riche marchande d'Amsterdam , âgée environ de trente à trente-cinq ans. A la physionomie du monde la plus heureuse & la plus avenante , elle joignoit mille qualités charmantes du cœur & de l'esprit. Rien de plus aimable & de plus prévenant que ses façons. Le premier entretien qu'elle avoit avec vous , lui gagnoit toute votre confiance. La noblesse , la générosité de ses sentimens n'avoit rien qui ne fût au-dessus de la médiocrité de son état. Point pour

elle de plaisir plus satisfaisant, & qui fût plus selon son goût, que celui d'en faire aux autres. Sa compatissante bonté l'intéressoit pour tous les malheureux; & il sembloit que ce seul titre donnoit droit de prétendre à tous ses bienfaits. Vous avoit-elle obligé, elle croyoit que c'étoit pour elle une raison de vous accorder de nouvelles graces; elle vouloit que vous fussiez content: & c'étoit votre consentement qui sembloit la payer abondamment de tout ce qu'elle avoit fait pour vous rendre heureux: mais c'étoit sur-tout sa maniere généreuse d'obliger qui relevoit le prix du bien qu'elle vous faisoit. S'étoit-elle attachée à vous, vos intérêts lui devenoient personnels; sans qu'il fût neces-

faire de lui exposer vos besoins , elle savoit les deviner , parce que la pénétration de son esprit servoit la bonté de son cœur ; & toujours les graces que vous en receviez alloient au-delà de vos desirs.

Peut-être ce portrait paroîtra-t-il flatteur ; & l'on aura sans doute peine à croire que dans une condition si médiocre , il puisse se trouver des ames susceptibles d'une pareille élévation de sentimens ; mais loin d'avoir à me reprocher d'avoir trop laissé parler ma reconnoissance dans le caractère que je viens de faire de ma bienfaitrice , j'ai au contraire à me plaindre de n'avoir pu qu'ébaucher foiblement son portrait. Mais je reviens aux marques qu'elle me donna de ses bontés.

Le moment approchoit où les affaires qui la retenoient à Rotterdam alloient être terminées. Son premier soin, avant que de me conduire à Amsterdam, où elle devoit retourner dans peu de jours, fut d'ordonner à la femme qui la fervoit, de me faire l'emplette de petites nipes qui m'étoient nécessaires : de sorte que je ne tardai pas à être ajusté de façon que j'eus tout lieu d'être content de ma petite figure. Je pétillois de joie de me voir mis d'une propreté charmante, qui me touchoit d'autant plus, qu'elle m'avoit été jusqu'alors inconnue. J'étois joli Enfant ; l'on me l'avoit dit souvent ; je n'avois gueres encore su ce que je devois en croire : mais, ma foi, dès que je me fus

vu si bien paré, il n'y eut plus moyen de douter que le petit Veillem ne fût véritablement aimable. Aussi l'étoit-il ; & nous verrons que sa figure ne fut pas un médiocre avantage pour précipiter sa fortune. Mais avançons le récit de mes aventures.

J'arrive avec ma bonne maman à Amsterdam. Elle me présente à son époux, à qui elle conte mon histoire, & de qui je reçus mille caresses. Toute la famille dans laquelle je venois d'être adopté, n'étoit composée que d'un jeune enfant à-peu-près de mon âge, & d'une fille qui avoit une année ou deux de plus que moi. Ce fut avec eux que je fus élevé, sans que l'on mît aucune différence dans l'éducation que l'on nous donna.

Le tems vint où l'on nous confia , Frédéric & moi (c'est le nom du fils de ma bonne maman) aux soins d'un précepteur habile , qui avoit pour instruire un talent si particulier, qu'il portoit la lumiere dans l'esprit le plus bouché ; & le mien n'étoit pas , à beaucoup près, de cette nature-là : aussi me fut-il facile de faire en peu d'années de très-grands progrès dans mes études. La vive pénétration de mon esprit , jointe à une mémoire prodigieuse qui n'oublioit rien de tout ce que je lisois , me rendoit propre à devenir un savant homme de lettres , si j'avois eu pour les sciences autant de goût que j'avois de dispositions ; mais les livres commencerent à me déplaire ; & ce ne fut plus qu'avec répugnance

que je donnai à mes études les momens que je ne pouvois leur dérober. Je ne faisois plus que soupirer après l'heureux instant où je serois enfin hors de la fêrûle d'un pédant importun , parce qu'un autre maître, dont les leçons me plaisoient davantage, prenoit depuis quelque tems le soin de m'instruire; & ce maître c'étoit l'amour. J'avois un cœur sensible , & je ne tardai pas à en faire l'expérience.

Le cher Frédéric avoit une sœur, comme je l'ai dit; & cette sœur étoit faite pour charmer & pour plaire. Je n'avois encore que six ou sept ans, quand je commençai à paroître sensible à la vue de ses charmes. C'étoit avec un empressement marqué que je recherchois sa compagnie. Je ne me plaisois

que là où elle étoit ; & mon amour naissant me rendoit ingénieux à trouver les moyens pour ne la perdre que rarement de vue. Mille soins prévenans lui marquoient mon innocente tendresse. Sans savoir ce que c'étoit qu'amour , j'en avois cependant tous les sentimens dont mon petit cœur pouvoit être susceptible. Sophie (c'est le nom de ma jeune amante) sembloit , de son côté , n'être pas insensible aux mouvemens que je me donnois pour lui plaire. L'austere bienséance ne lui avoit pas encore appris à rougir des innocentes caresses que je lui faisois. Je lui disois souvent que je l'aimois de tout mon cœur ; & elle ne craignoit pas de me dire , que de tout son cœur aussi elle m'ai-

moit. Mais à mesure que les lumières de la raison commencerent à éclairer notre esprit, nous devinmes plus timides dans l'aveu de nos feux; ce ne fut plus qu'avec respect que j'osois m'approcher de l'aimable Sophie. Mes soupirs alors & mes regards, bien plus que mes discours, lui exprimoient la tendre vivacité de mon amour; & lorsque je m'émancipois à lui faire un libre aveu de ma flamme, le baissement de ses yeux, le rouge modeste dont son visage se couvroit, sembloient me reprocher la liberté que j'avois prise. Je démêlois cependant que, comme moi, elle souffroit de la gêne où l'assujétissoient les sévères loix de la modestie de son sexe. Un soupir, un regard jeté à la dérobée, m'ex-

primoient les sentimens qu'elle auroit voulu me tenir cachés. Mais ce qui m'inquiétoit le plus, c'est que l'on sembloit nous ôter tout moyen de nous ménager quelque entrevue particuliere, parce que l'on avoit mis auprès de ma chere Sophie une gouvernante rigide, qui éclairoit tous les pas de sa jeune élève.

Quoique je n'eusse alors que seize à dix-sept ans, je ne laissois pas que d'avoir le discernement bien fin & bien subtil; & j'avois cru démêler que ma figure ne déplaisoit pas à cette sévère gouvernante, appelée Fabri. C'étoit une brune piquante de bonne mine, mais si occupée de son joli visage, qu'elle en étoit ridicule. Je me crus intéressé à ménager ses bonnes

graces; & pour y réussir, je prodiguai à ses charmes les louanges les plus flatteuses. C'étoit-là, à la vérité, la servir selon son goût; mais ce n'étoit pas assez que son orgueil eût son compte, la Fabri avoit un cœur tendre, & elle vouloit être aimée: & c'est s'il vous plaît sur moi qu'elle avoit jugé à propos, sans me consulter, de faire tomber son choix. Je ne fus pas long-tems sans m'en appercevoir; & je voulus tirer parti de cette découverte. Je lui rendis quelques soins; & Dieu fait avec quelle sensibilité elle les reçut! L'orgueilleuse idée qu'elle avoit de ses charmes, lui fit aisément ajouter foi à mes premières déclarations. Comme elle n'ignoroit pas l'humiliante obscurité qui étoit

répandue sur ma naissance, elle ne doutoit pas qu'elle ne fût pour moi un parti très-sortable ; & que je ne dusse même me croire très-honoré, si elle me faisoit la grace de disposer de sa main en ma faveur : c'est du moins sur ce ton-là qu'elle me parla un jour que je l'entretenois ; car il est bon de remarquer que pour avoir le plaisir de voir souvent l'aimable Sophie, je rendois de fréquentes visites à sa gouvernante, qui étoit si fort persuadée de mon prétendu attachement pour elle, qu'elle ne pensoit nullement que ce fût à sa jeune maîtresse à qui j'adressois mes vœux : aussi elle ne craignoit pas de nous laisser quelquefois l'un & l'autre ensemble sur notre bonne foi. Avec quelle tendre & inno-

cente ardeur ne profitions - nous pas de ces heureux momens qui, s'écouloient toujours trop rapidement ! avec quelle douleur ne me plaignois-je pas des obstacles que le sort opposoit à mes vœux ! Car enfin pouvois-je me cacher ma misère à moi-même ? ne savois-je pas que je ne tenois à personne sur la terre ? que je n'avois d'autre ressource que les bontés de ma généreuse bienfaitrice. L'accablante incertitude de ma naissance me laissoit-elle espérer qu'elle pût un jour se prêter à mes desirs ? Mais je reviens à l'entretien que j'eus avec la Fabri, & dans lequel elle me fit une entière ouverture de ses desseins & des dispositions de son cœur.

Je crois, mon cher Veillem,

répandue sur ma naissance, elle ne doutoit pas qu'elle ne fût pour moi un parti très-sortable ; & que je ne dussé même me croire très-honoré, si elle me faisoit la grace de disposer de sa main en ma faveur : c'est du moins sur ce ton-là qu'elle me parla un jour que je l'entretenois ; car il est bon de remarquer que pour avoir le plaisir de voir souvent l'aimable Sophie, je rendois de fréquentes visites à sa gouvernante, qui étoit si fort persuadée de mon prétendu attachement pour elle, qu'elle ne pensoit nullement que ce fût à sa jeune maîtresse à qui j'adressois mes vœux : aussi elle ne craignoit pas de nous laisser quelquefois l'un & l'autre ensemble sur notre bonne foi. Avec quelle tendre & inno-

centente ardeur ne profitions-nous pas de ces heureux momens qui, s'écouloient toujours trop rapidement ! avec quelle douleur ne me plaignois-je pas des obstacles que le sort opposoit à mes vœux ! Car enfin pouvois-je me cacher ma misere à moi-même ? ne savois-je pas que je ne tenois à personne sur la terre ? que je n'avois d'autre ressource que les bontés de ma généreuse bienfaitrice. L'accablante incertitude de ma naissance me laissoit-elle espérer qu'elle pût un jour se prêter à mes desirs ? Mais je reviens à l'entretien que j'eus avec la Fabri , & dans lequel elle me fit une entiere ouverture de ses desseins & des dispositions de son cœur.

Je crois, mon cher Veillem,

me dit-elle, que tu m'aimes, & que tu n'aimes que moi seule; ainsi je te tiens quitte de me répéter ce que tu m'as déjà appris depuis long-tems. Mais parlons un peu raison ensemble: dis-moi; quels sont tes desseins en aimant? Eh! mais, Mademoiselle, lui répondis-je, je vous le demande à vous-même; vous devez sans doute en savoir plus de nouvelles que moi; car je ne crois pas que vous soyiez à votre apprentissage d'aimer: que vous proposez-vous en aimant? Rien assurément, me repartit-elle, que le plaisir d'aimer; & si je n'avois pour toi des intentions très-favorables, je m'en tiendrais-là toute ma vie. Et toute ma vie, repris-je, je m'en tiendrai-là aussi, si vous le trouvez bon.

bon. La Fabri, déconcertée un peu de cette réplique inattendue, ne savoit que me répondre : je souriois malignement de son embarras, dont je me gardois bien de la vouloir tirer ; mais elle ne fut pas long-tems sans continuer à pousser sa pointe, & mettant bas tout détour, elle me dit : Il faut avouer que tu viens de me faire une réponse dont je ne reviens point, & qui marque que tu ne connois gueres tes intérêts. Quoi ! lorsque je ne crains pas de te dire que j'ai pour toi des vues favorables, tu ne comprends pas le sens de ces paroles ! Non, en vérité, lui répondis-je. Eh bien ! je vais donc te l'expliquer, me repartit-elle : D'abord je ne te parlerai pas de ta naissance ; tu n'es l'Enfant à

personne : voilà ce que tu fais aussi bien que moi. Eh ! de grace , Mademoiselle , lui répondis-je avec émotion , laissons-là ce point qui ne fait rien à l'affaire. Oh ! que si , me repliqua-t-elle , & tu vas convenir qu'il est plus intéressant que tu ne penses ; car tu vois bien apparemment que ton obscure naissance t'ôte toute espérance d'un établissement un peu gracieux : mais console-toi ; mon amour fait que je veux bien n'y pas regarder de si près : tu n'as point de parens , eh bien ! j'en ai pour toi & pour moi ; il est vrai qu'ils n'ont rien à me donner , & malheureusement tu n'es gueres mieux accommodé que moi des biens de la fortune ; & il en faut cependant : car d'unir misere avec misere , ce n'est pas

là le moyen de vivre bien à son aise. Mais les bontés de Madame seront notre ressource ; elle t'aime & elle m'aime aussi : elle ne fait encore rien de l'inclination que tu as pour moi ; ne lui en fais plus un mystère : déclare-lui que tu ne peux être heureux qu'en unissant ton sort au mien ; & sois assuré qu'elle ne manquera pas de faire bien des choses en notre faveur.

Oui, j'en conviens, repris je ; on ne peut rien de mieux imaginé, & voilà un parti qui est de mon goût, il ne se peut davantage ; mais, sauf meilleur avis, je crois qu'il seroit à propos de ne pas si fort brusquer les choses, car à mon âge me mettre en tête des pensées d'établissement, on en tiendroit assurément si j'osois en faire

l'aveu. Ainsi, ma charmante D^emoiselle, ajoutai-je, croyez-moi, continuons encore pendant quelque tems à nous aimer ; notre mariage en vaudra-t-il moins pour être reculé de dix ou douze années ? Voilà assurément, reprit la Fabri, peu contente d'un si long délai, ce qui s'appelle ne vouloir pas faire les choses précipitamment : mais vous imaginez-vous, M. Veillem, puisque Veillem y a, car je ne crois pas que vous ayiez d'autre nom, point de parens, ni de près ni de loin, à qui vous apparteniez, soit dit sans vous déplaire ; vous imaginez-vous, dis-je, que ma bonne volonté pour vous durera jusqu'à ce tems-là ? On dit que lorsque l'occasion est belle, il faut la saisir par les cheveux : mais

non, peut-être ne suis-je pas encore une assez bonne fortune pour ce petit Monsieur. Eh ! mon Dieu, Mademoiselle, lui répondis-je, ne nous fâchons pas, & croyez que je connois tout le prix de l'honneur que vous me faites. Et si tu le connois, ingrat, me répondit-elle, que ne te montrestu donc plus ardent à en profiter ? Va, ajouta-t-elle, je veux bien encore par bonté t'accorder un mois pour faire tes réflexions ; mais, passé ce tems-là, songe que l'indifférence, & peut-être même que la haine prendra dans mon cœur la place de l'amour. Quoi ! ma reine, m'écriai-je en feignant d'être alarmé d'une si redoutable menace, & en me jetant à ses genoux, vous pourriez haïr votre

cher Veillem , qui vous a promis de vous adorer toujours , & qui fait tout son bonheur de votre amour. Eh bien ! me répondit-elle d'un ton radouci , tu fais , mon cher , à quel prix tu peux le conserver : je ne t'en dis pas davantage ; c'est à toi d'y penser.

Je promis de lui obéir , mais étant bien résolu de continuer à la rendre la duppe de sa sorte crédulité ; car je n'avois pas besoin de beaucoup me tâter moi-même pour sentir que j'étois en droit de porter mes vues plus haut qu'à une gouvernante , dont un joli minois faisoit tout le mérite : & puis cette gouvernante , je savois , à n'en pouvoir douter , que sa vertu n'étoit rien moins qu'irréprochable ; & je voulois cependant que l'honneur

& la beauté allassent de compagnie.

Je ne me contentai pas d'instruire par une lettre l'aimable Sophie de l'entretien que j'avois eu avec sa gouvernante ; je lui marquai que je me désespérois de ne pouvoir en avoir un particulier avec elle ; que je la priois , avec la plus vive instance , de tenter toutes sortes de moyens pour que j'eusse l'avantage de lui parler ; que si elle le trouvoit bon , je l'attendrois le lendemain dans le jardin , environ l'heure de minuit , tems auquel la Fabri la croiroit endormie profondément , & qu'elle pourroit , sans crainte de surprise , venir me rejoindre en descendant par un escalier dérobé que je lui indiquois , & au bas duquel je l'attendrois. J'eus le

même jour occasion de parler à ma jeune amante , & j'en obtins une réponse telle que je la souhai-
tois , c'est-à-dire , qu'elle me pro-
mit de ne rien oublier pour se
trouver au rendez-vous que je lui
avois marqué. Ce fut , comme l'on
peut croire , avec tous les mouve-
mens d'une impatience extrême
que j'attendis cet heureux mo-
ment. Mais pouvois-je , hélas !
prévoir le cruel malheur dont j'é-
tois menacé ! aurois-je deviné que
ma lettre dût tomber entre les
mains d'une femme furieuse , qui
se crut intéressée à me perdre !
voici comment elle s'y prit.

La jalouse Fabri n'ayant pu lire
sans désespoir ma lettre , dont elle
trouva le moyen de se saisir , je
ne fais par quelle ruse , résolut de

me sacrifier à sa vengeance ; & ne suivant de mouvemens que ceux de sa fureur , elle alla sur le champ trouver ma bienfaitrice , & sans lui montrer la lettre en question , remplie de marques trop outrageantes de mépris pour elle , elle lui apprit le rendez-vous que j'avois eu la hardiesse de donner à la chere Sophie ; elle n'oublia sans doute rien pour faire passer dans le cœur de celle à qui elle parloit , la colere dont elle étoit elle-même animée. Peut-être lui fit-elle regarder ce rendez-vous comme une suite d'une intrigue dangereuse , & qui duroit depuis long-tems. Ma bienfaitrice ne pouvoit revenir de son étonnement. Sa prévention même pour moi étoit telle , qu'elle refusa d'abord d'ajouter foi au rapport

qu'on lui faisoit. Mais enfin la Fabri s'engagea à la rendre elle-même témoin de ce qui devoit se passer. Ce parti fut accepté, & elles convinrent que toutes deux se trouveroient au jardin, à-peu-près à la même heure où la belle Sophie devoit venir m'y joindre.

Le secret fut si bien gardé, que nous ne pûmes avoir aucune défiance du complot qui étoit tramé contre nous. Ainsi nous ne pouvions nous empêcher de tomber dans le piège qu'on nous tendoit.

Mon impatience me fit prévenir de plusieurs heures celle du rendez-vous. L'on ne fut pas plutôt hors de table, que je me retirai dans ma chambre, d'où je sortis bientôt après pour descendre au jardin, où je ne m'occupai que du

plaisir que j'allois goûter dans l'entretien que je me promettois.

Minuit ne fut pas plutôt sonné, que je m'approchai de l'escalier où je devois attendre mon amante. Comme elle n'avoit trouvé aucun obstacle à son dessein, je ne tardai pas à la voir paroître. Je ne fais, me dit-elle, comment j'ai pu me résoudre à la démarche que je fais; mais vous devez assurément m'en tenir un compte infini. Aussi ne peut-on, ma divine Sophie, lui répondis-je, être plus sensible que je le suis à cette marque de votre bonté que vous me donnez. Mais j'ai des choses si amusantes à vous raconter au sujet de la Fabri, que je suis assuré que vous vous divertirez à les entendre: car, ajoutai-je, je vous ai bien marqué que

j'avois eu un entretien plaisant avec cette bonne fille; mais c'est le détail de cet entretien que j'ai à vous faire. Mais, me répondit-elle, me promettez-vous d'être bien sincère; car la Fabri est aimable, & elle ne vous a pas fait un mystère de son amour: vous avez touché son cœur; n'y a-t-il pas bien là de quoi alarmer ma jalousie? Il est vrai, Mademoiselle, lui répondis-je d'un ton badin, que vous avez dans votre gouvernante une rivale assurément bien redoutable: vous savez qu'elle me fait l'honneur de me vouloir quelque bien; mais vous ignorez encore tout celui qu'elle veut me faire. Croiriez-vous qu'elle m'a fait la grace de laisser tomber son choix sur moi? Son choix sur vous,

dites-vous ! me repartit mon amante : eh ! de quel choix , s'il vous plaît , voulez-vous parler ? Voilà ce que je veux apprendre : mais , ajouta-t-elle en s'interrompant , ne nous fatiguons pas à nous promener ; nous serons mieux assis : voici un banc qui se présente à propos ; profitons-en.

Il est bon de remarquer que ce banc étoit placé au milieu de plusieurs arbres extrêmement touffus , & qui nous déroboient la vue de ceux qui pouvoient venir nous écouter : mais nous imaginions-nous que nous eussions aucune surprise à appréhender ? ce fut derrière ces arbres que ma bienfaitrice & la Fabri , qui avoient suivi de près nos pas , se placèrent de façon qu'elles étoient à portée de ne per-

dre aucune de nos paroles. Mais laissons-les nous entendre tout à leur aise, & reprenons notre entretien. Oui, Mademoiselle, dis-je à la belle Sophie; rien de plus vrai que ce que j'ai l'honneur de vous dire : la Fabri m'a déclaré ses intentions, & elles ne tendent à rien moins qu'à un prompt mariage ; car la bonne demoiselle paroît en avoir une démangeaison extrême ; du moins m'a-t-elle fait connoître qu'un long délai ne feroit nullement de son goût : vous dirai-je même, que ce n'est pas sans peine que j'ai pu obtenir un mois pour faire mes réflexions ? Mais passé ce tems-là, c'en est fait, me voilà menacé de la redoutable colere de votre gouvernante, si je ne consens à accepter sa main ;

& Dieu fait comment elle a pris soin de me faire valoir l'honneur qu'elle me destinoit. Aussi n'est-ce pas là une petite fortune pour moi ; car , comment donc , moi qui ne tiens à personne sur la terre , qui ne suis l'Enfant à personne , devenir l'époux de mademoiselle Fabri ! elle qui a pere, mere, oncle, tante, cousin , cousine , & une longue kyrielle de parens illustres : oh ! il faut en convenir , elle me fait assurément trop de grace ; mais elle me permettra cependant de ne pas profiter de ses bontés. Et vous espérez , me repartit la belle Sophie , que ma gouvernante ne s'apercevra pas bientôt que vous l'avez rendue le jouet de vos artifices ? ah ! croyez- moi ; intéressée par son amour à éclairer vos dé-

marches , elle ne tardera pas à connoître que je suis seule l'objet de vos vœux ; & que vous n'avez cherché à vous insinuer dans ses bonnes graces , que pour que nous ne fussions pas entièrement privés du plaisir de nous parler & de nous voir ; & dans la supposition qu'elle fasse ces découvertes , je vous laisse imaginer à quel excès la portera sa jalouse fureur.

Eh bien ! Mademoiselle , repris-je , je veux qu'elle vienne à apprendre que je n'ai pour elle que de l'indifférence & du mépris ; car qu'elle se rende justice , peut-elle se promettre autre chose de ceux qui la connoîtront ? quel mal peut-il m'en arriver ? elle ne manquera pas de déclarer à madame votre mere , que j'ai osé vous adresser

mes vœux ; j'avoue que c'est peut-être là une liberté condamnable : mais ces vœux ne sont-ils pas fondés sur des sentimens d'honneur & de probité ? pourroit-on me faire un crime d'un amour dont je n'ai pu me défendre ? mais cet amour , l'ai-je flaté du moindre espoir ? me suis-je caché l'inégalité que le sort a mis entre vous & moi ? ne fais-je pas que l'humiliante obscurité répandue sur ma naissance , oppose à mes desirs des obstacles insurmontables ? je dis plus , Mademoiselle ; car vous me permettrez de vous ouvrir mon ame toute entiere : plus jaloux de vos intérêts que des miens , je n'aurai rien à desirer si j'ai le bonheur de vous voir disposer de votre main en faveur d'un amant qui

puisse vous faire un sort heureux. Je souhaiterois même qu'il pût vous faire goûter toutes les douceurs de l'amour le plus parfait ; qu'il pût vous aimer avec toute la tendresse & toute l'ardeur dont mon cœur est enflammé.

J'allois me jeter aux genoux de ma jeune amante, lorsque la présence de ma bienfaitrice & de la Fabri me saisit d'un étonnement dont je ne pouvois revenir ; mais que devint alors la timide Sophie ! la vue de sa mere la déconcerta au point qu'elle poussa des hauts cris. Ah ! ah ! Mademoiselle , lui dit ma bienfaitrice, voilà donc de vos tours ? à cette heure des rendez-vous ? ce sont-là les suites d'une fort jolie intrigue. Eh ! ma mere , lui dit-elle en se jetant à ses ge-

noux, je ne chercherai point à m'excuser ; mais aussi ne me condamnez pas avant que de m'entendre : peut-être me croyez-vous plus coupable que je ne le suis. Eh ! comment donc , petite fille , lui repartit sa mere , ce sera peut-être moi qui aurai tort de vous gronder : mais vîte , songez à vous retirer dans votre appartement , & que je ne vous voie pas davantage devant mes yeux ; vous apprendrez demain si je suis d'humeur à laisser de pareilles fautes impunies. C'est moi , Madame , repris-je alors , c'est moi seul qui suis coupable ; faites tomber sur moi seul votre courroux. Il est vrai , repartit la Fabri , qui n'avoit encore rien dit , que c'est-là une action qui ne peut pas être trop

févèrement punie; & je fais bien, si j'étois à la place de Madame, quel parti je prendrois. Peut-on pousser l'insolence & l'ingratitude plus loin? un malheureux qui n'a ni feu ni lieu, qui ne tient à personne sur la terre, que l'on a cependant recueilli dans la maison, oser après cela!... Eh! doucement, Mademoiselle, lui répondit ma bienfaitrice, qui étoit plus irritée contre elle que contre moi, laissez-là ces reproches outrageans qui ne conviennent pas dans votre bouche, & songez seulement à ceux que vous méritez vous-même, & que ma bonté veut bien vous épargner; ce que je viens d'apprendre me donne de vous une fort belle idée: étoit-ce pour former ma fille dans la galanterie, que je l'ai

confiée à vos soins ? les jolis exemples que vous lui avez donnés ! mais nous tâcherons de lui en mettre d'autres devant les yeux : vous savez ce que cela signifie , c'est-à-dire , que demain vous n'avez qu'à chercher une maîtresse qui veuille accepter vos services. Eh ! quoi , Madame , reprit la Fabri , sur le rapport d'un jeune étourdi , vous pourriez croire que... Oui , lui répondit ma bienfaitrice , sans lui laisser le tems d'achever , je crois qu'un défaut de modestie & de retenue vous rend très-méprisable ; mais allez , retirez-vous , & songez que demain je ne veux point vous voir chez moi. Vous croyez peut-être , Madame , répondit l'effrontée Fabri , qui comprit bien qu'elle ne

pouvoit espérer de rentrer en paix ; & que son congé lui étoit donné pour toujours , me bien intimider par une pareille menace : ah ! je chomerai bien vraiment de maisons meilleures que la vôtre ; on a ma foi bien raison de dire qu'il n'y a ni honneur ni profit de servir gens qui ne sont que ce que la fortune les a faits , & qui valent quelquefois moins que ceux qui les servent.

Cette insolente répartie ne seroit point demeurée sans quelque correction , si ma bienfaitrice eût été moins patiente & moins bonne qu'elle ne l'étoit ; ainsi sans daigner répondre , elle se contenta de tourner le dos à la Fabri , qui se retira dans son appartement avec la désolée Sophie , qui ne pouvoit

manquer d'être très-inquiète pour les résolutions que sa mere prendroit à son égard.

Mais n'avois-je pas de mon côté les mêmes sujets de frayeur ? que deviendrai-je ! quelle sera ma ressource ! ne vais je pas être replongé dans ma première misère ? ma bienfaitrice voudra-t-elle plus long-tems me tenir lieu de mere ? ne me retirera-t-elle pas le secours de ses bontés ? ne m'éloignera-t-elle pas de chez elle ? instruite de mon amour , ne se croira-t-elle pas intéressée , pour en arrêter les suites , à m'ôter toute occasion de revoir le cher objet que j'adore ? & voilà l'unique malheur que je redoute. Mais je ne connoissois pas toute la bonté de ma tendre

mere. Je voulois me retirer dans ma chambre, & elle m'ordonna de la suivre dans la sienne. Ce fut en tremblant que je la suivis. C'en est fait, me dis-je en moi-même ; on a donné le congé à la Fabri : infortuné Veillem, tu vas bientôt recevoir le tien ! plus d'espérance pour toi, plus de ressource ! tu vas tomber dans le néant d'où tu as été tiré ! personne qui désormais veuille s'intéresser à tes malheurs.

Occupé de ces tristes réflexions, j'entre avec ma bienfaitrice dans son appartement. Mon premier soin fut de tâcher de démêler sur son visage & dans ses regards, ce que j'avois à craindre de son courroux. Mais j'en tirai des conjectures plus favorables que je n'aurois osé

osé l'espérer. Le ton même rassurant dont elle me parla, acheva de dissiper mes frayeurs.

Elle s'étoit en entrant laissé tomber dans un fauteuil, & elle m'invita avec bonté de m'asseoir auprès d'elle. Vous vous attendez sans doute, me dit-elle, à essuyer bien des reproches, & vous en méritez beaucoup; ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je veuille vous faire un crime de l'inclination que vous avez pour ma fille; je veux bien m'en fier à ce que j'ai entendu de mes oreilles. je crois que vos sentimens, réglés par l'honneur & par le respect, n'ont rien qui puisse la faire rougir: mais puis-je vous pardonner ce rendez-vous nocturne? & si mon époux vient à en être instruit, comment pourrai-j

appaîser sa colere ? ne craindra-t-il pas les suites de votre passion ; & malgré la bonne volonté qu'il a pour vous , ne croira-t-il pas qu'il est de la sagesse de ne pas souffrir que vous demeuriez ici plus long-tems ? Eh ! non , Madame , lui repartis-je , alarmé d'une pareille menace , croyez , je vous prie , que mon amour , dont je chercherois en vain à me défaire , se tiendra toujours dans les bornes du plus profond respect. Vous savez la pureté de mes intentions : laissez-moi continuer d'aimer sans l'espoir d'aucun retour. Je ne me cache point à moi-même ce que je suis ; je sais que ce sont vos bontés qui m'ont arraché à la plus humiliante misere. A tant de bienfaits dont vous m'avez comblé ,

voudrois-je ne répondre que par la plus monstrueuse ingratitude ? soyez assurée du contraire , Madame , ajoutai-je , que je me comporterai de façon , que vous n'aurez plus lieu de me faire aucun reproche. C'est-là promettre beaucoup , me repartit-elle , & peut-être plus que vous ne pourrez tenir ; car en amour on fait quelquefois plus de chemin qu'on ne pense. Je crois , mon cher Veillem , que l'éloignement est l'unique moyen qui vous reste , pour vous guérir d'une passion dont vous ne pouvez vous promettre aucun succès : ce n'est pas , ajouta-t-elle , que je m'opposasse à vos vœux ; mais mon consentement ne suffit pas , c'est celui de mon époux qu'il faudroit obtenir , & je ne crois

pas qu'il soit jamais disposé à l'accorder : je sonderai cependant ses sentimens, & si je puis le résoudre

Transporté de joie par l'espérance dont on flatoit mes desirs, je ne laissai pas le tems à ma généreuse bienfaitrice d'en dire davantage. Ah ! Madame, m'écriai - je en embrassant ses genoux, où trouverai-je des termes pour vous exprimer toute la vivacité de ma reconnoissance ? est - ce assez de mon cœur pour renfermer celle dont je suis pénétré ? quoi ! vous me permettriez d'espérer ! Oui, me dit-elle en m'interrompant, je ne vous le cache pas ; j'ai été touchée des discours que je vous ai entendu tenir à ma fille : ce sont des sentimens également déli-

cats & respectueux que vous lui avez exprimés, & qui marquent l'estime que vous faites de sa vertu. Je vous partage à tous deux ma tendresse ; & je vois que votre union assureroit votre bonheur & le sien : mais nous en parlerons une autre fois. Songez seulement de votre côté à faire en sorte que je n'aie rien à reprendre dans votre conduite ; & sur-tout plus d'entretien avec ma fille qu'en ma présence. N'oubliez pas que je vous le défends, & que ce sera par votre obéissance que vous mériterez la continuation de mes bontés. Mais avant que de vous retirer, continua-t-elle, je veux bien que vous me fassiez un récit sincere de tout ce qui s'est passé entre vous & la

Fabri , & ne me cachez pas la moindre circonstance.

J'avois lieu d'être de l'humeur du monde la plus enjouée ; aussi le récit que je fis se ressentit-il de mon enjouement. Je l'enjolivai de façon , en habillant la Fabri de toutes pieces ; que ma bienfaitrice ne put s'empêcher de rire de bon cœur du portrait que j'en fis , & elle se promit d'en régaler son mari le lendemain : bien entendu cependant qu'on ne lui souffleroit mot du rendez-vous nocturne ; c'étoit-là un point qui auroit peut-être un peu trop nui à nos affaires.

L'on s'imagine assez que la joie dont j'étois saisi, ne pouvoit gueres me permettre de goûter les douceurs du repos ; & ces douceurs

auroient-elles valu le plaisir dont je m'enivrai, en m'occupant durant le reste de la nuit des plus flatueuses réflexions? quel sort en effet plus fortuné que le mien! aurois-je jamais cru pouvoir aspirer au bien suprême que l'on me faisoit espérer.

Mais je me rappelai que tandis que je me livrois aux transports de la joie la plus vive, mon amante étoit tristement en proie aux plus mortelles inquiétudes. Tout entretien particulier avec elle m'avoit été interdit; & l'intérêt de mon amour vouloit que je me soumissse à cet ordre rigoureux. Elle ne pouvoit cependant être trop tôt instruite des favorables intentions de sa mere. Je me levai donc à la hâte, & je lui écrivis une longue

lettre, dans laquelle je lui fis un détail exact de routes les heureuses nouvelles que j'avois à lui apprendre. Il me fut aisé de trouver une occasion de lui remettre ma lettre, & je saisis la premiere qui s'offrit.

Une chose cependant m'inquiétoit. Je connoissois la trop grande bonté naturelle de ma bienfaitrice; & je craignois que si la Fabri lui faisoit des excuses, elle ne se laissât gagner par ses soumissions. Mais les choses se passerent ainsi qu'elles avoient été projetées la veille, c'est-à-dire, que la Fabri eut ordre de faire son paquet, & de nous délivrer promptement de son importune présence. Elle étoit occupée à ramasser ses nipes, lorsque le hasard me fit passer devant sa chambre, dont elle avoit laissé

la porte ouverte. J'aurois pu insulter à sa disgrâce, & la railler un peu sur le succès qu'avoit eu sa jalousie; mais c'eût été là une dureté que je me serois reproché. Je passai donc tranquillement mon chemin, détournant même la tête pour épargner à cette fille la confusion que j'aurois pu lui causer, si mes regards avoient rencontré les siens; mais je ne m'attendois pas qu'elle dût être la première à me parler. Eh! de grace, Monsieur, me dit-elle en me rappelant, n'ayez pas la cruauté de me laisser partir sans recevoir mes adieux. Vos adieux, Mademoiselle, lui répondis-je en retournant sur mes pas, & en l'abordant; eh! comment donc, est-ce que vous nous quittez? j'espérois qu'il

vous auroit été facile de vous raccommoder avec Madame ; & je suis vraiment fâché de ce que les choses n'ont pas tourné ainsi que vous l'auriez souhaité. Et je ne croyois pas, mon petit Monsieur, me dit-elle, que vous fussiez si habile dans l'art de feindre. Mais vous ne savez peut-être pas combien l'on risque à vouloir rendre les autres dupes de leur bonne-foi ; & qu'une femme trompée ne laisse gueres échapper les occasions de se venger. Par l'avis que je vous donne, vous pouvez juger de ma sincérité. Mais quoi ! ma belle Demoiselle, lui répondis-je, il me semble que pour quelques petites ruses que j'ai employées, & qui ne sont certainement pas un crime en amour, vous voilà dans

une épouvantable colere contre moi : vengez-vous , j'y consens , ajoutai-je , mais ne m'accablez pas de votre haine ; car je vous avoue que je ne pourrois survivre à une pareille disgrâce. Le ton railleur avec lequel je prononçai ces derniers mots , déconcerta la Fabri au point qu'elle ne fut plus la maîtresse de contraindre la fureur dont elle étoit animée ; son visage & ses yeux s'enflammèrent d'une prompte colere ; elle ne se possédoit plus : Traître , s'écria-t-elle , tu oses donc encore ajouter l'audace la plus outrageante à la perfidie la plus noire ? Mais souviens-toi que bientôt , ou j'aurai perdu mon nom , ou l'effusion de ton sang me vengera de tes trahisons & de tes mépris. Ma foi , Made-

moiselle, lui répondis-je, j'espérois que vous aviez des adieux un peu plus tendres à me faire; mais je vois que vous n'en voulez à rien moins qu'à la vie de votre cher Veillem: eh! croyez-moi, vous ne connoissez pas comme moi la bonté de votre cœur: quoi! cet amant tendrement chéri, que vous deviez dans un mois honorer du titre d'époux, vous vous détermineriez à le sacrifier à votre vengeance? non, vous n'en aurez pas le courage: un reste de tendresse (car enfin je suis assuré que vous m'aimez encore,) suspendra les coups dont vous me menacez; & c'est dans cette espérance, lui dis-je en lui tirant ma révérence, que je vous quitte. J'avois raison de mettre fin à cet entretien, car la

Fabri devenoit si furieuse, qu'elle n'auroit pas manqué de se porter à quelque coup d'éclat. Elle ne me laissa pas cependant m'éloigner d'elle sans m'avoir accablé d'un déluge d'injures, dont je fis aussi peu de cas que de ses menaces : mais nous verrons bientôt si elles étoient aussi peu redoutables que je me l'imaginois. Laissons partir la Fabri, transportée contre moi de la colere la plus furieuse. Voyons quel succès eurent les espérances dont ma bienfaitrice avoit flaté mes vœux.

Elle s'étoit engagée à parler à son mari, & à ne rien oublier pour le faire entrer dans ses vues ; mais elles furent bien différentes de celles de son épouse. Il ne put même s'empêcher de la blâmer de

ce qu'aveuglée par sa tendresse pour moi, elle paroissoit disposée à me sacrifier les intérêts de sa famille : En bonne vérité, Madame, lui dit-il, y songez-vous ? n'est-ce pas là une union bien assortie dont vous me parlez ? car enfin je consens avec vous que ce jeune homme que vous avez recueilli dans sa misère, ait quelques qualités aimables, qu'il ait profité des soins que nous avons pris pour former & pour polir son éducation, mais l'obscurité de sa naissance ne seroit-elle pas une tache pour la famille dans laquelle il entreroit ? le monde nous le pardonneroit-il, si nous faisons choix pour notre fille d'un parti si peu sortable ? mais, ajouta-t-il, ce que vous venez de me dire m'em-

barrasse. Autant que j'en puis juger par ce que vous m'apprenez, je comprends que voilà deux jeunes gens (on parloit de la chere Sophie & de moi) qui s'aiment bien tendrement : ne doit-on pas craindre les suites de cet amour, qui ne peut que s'accroître par la facilité qu'ils auront de se parler & de se voir. Pour moi, je serois d'avis de les éloigner l'un de l'autre. Un vaisseau doit faire voile dans un mois pour les Indes, il faut que Veillem s'y embarque; & je prendrai soin de sa fortune, en lui fournissant les moyens de s'enrichir : car pour consentir que ma fille lui donne jamais la main, c'est une folie qui me tourneroit en ridicule parmi le monde, & que je ne ferai de ma vie.

Ce furent-là les cruelles nouvelles que ma bienfaitrice m'annonça quelques jours après, mais avec tant de douleur, qu'elle en paroissoit pénétrée autant que moi. Je vous ai tenu parole, mon cher enfant, me dit-elle; j'ai sondé les intentions de mon époux; mais qu'il s'en faut bien qu'elles ne soient conformes aux miennes! & j'en suis véritablement affligée autant qu'on le peut être. Si du moins j'espérois de pouvoir ébranler ses résolutions, mais il est entier dans ses sentimens; & je ne vois que trop qu'il ne se prêtera jamais à mes desirs. Eh! quoi! Madame, m'écriai-je, ces douces espérances dont vous aviez flaté mes vœux, sont donc évanouies? vous m'apprenez donc que je suis

condamné à renoncer au bonheur que vous me destiniez ? Que ne souffré-je pas moi-même, me dit-elle, de n'avoir que de tristes nouvelles à vous donner : mais il faut, mon cher Enfant, ajouta-t-elle, vous armer de résolution & de courage ; vous ne connoissez pas encore tout le besoin que vous en avez ; vous ne savez pas que vous avez à vous préparer à un long voyage : & tout de suite je fus instruit du dessein que l'on avoit de m'envoyer aux Indes. Il est vrai que pour adoucir la rigueur d'un si sévère arrêt, l'on me fit comprendre que c'étoit-là un moyen de faire une rapide fortune. Mais sensible aux seuls intérêts de mon amour, pouvois-je ne pas voir d'un œil indifférent les grands

biens que l'on me faisoit espérer ? La résolution cependant en étoit prise , & je m'y serois opposé vainement. Il étoit déterminé que dans quelques semaines des mers immenses me sépareroient du tendre objet que j'adorois. Tout fut disposé pour mon départ. Mon amante en étoit instruite ; & sa douleur n'étoit gueres moins vive que la mienne : mais ce qui étoit pour moi le sujet du plus cruel tourment , c'est que cette chere amante , je n'avois pas la liberté de lui parler en particulier. Retenu par le respect que j'avois pour les ordres de ma bienfaitrice , je faisois violence à mon amour. Ce n'étoit qu'en sa présence qu'il m'étoit permis d'entretenir la chere Sophie ; mais la présence d'une

mere , quel sujet de gêne & de contrainte ! un hasard heureusement me servit mieux que je n'avois osé l'espérer.

La nouvelle gouvernante que l'on avoit donnée à mon amante , étoit une Françoisé peu accommodante , & qui se piquoit d'une exactitude si scrupuleuse , qu'elle se feroit reproché comme un crime si elle n'avoit pas éclairé tous les pas de son élève. Une surveillante si rigide ne me laissoit gueres l'espoir de quelque rendez - vous. J'avois essayé inutilement de m'insinuer dans ses bonnes graces ; elle avoit démêlé mes intentions , & elle ne jugea pas à propos de s'y prêter. Mais une lettre qu'elle reçut d'une de ses parentes qui venoit d'arriver à Amsterdam , & qui

la prioit de venir la trouver dans une auberge qu'elle lui marquoit, l'obligea de s'absenter pour quelques heures de la maison; & comme si tout eût concouru ce jour-là à seconder mes desirs, ma bienfaitrice fut obligée de sortir presque dans le même tems pour quelques affaires importantes qui ne pouvoient souffrir aucun délai. Ce fut-là une occasion favorable que je me gardai bien de laisser échapper. Mon amour me fit voler vers le cher objet de ma tendresse. C'étoient de tristes adieux que j'avois à lui faire; car je ne comptois plus que dix jours jusqu'au moment de mon départ. Et pouvois-je ne pas entrevoir ce fatal moment avec un désespoir extrême? mais j'allois être convaincu

que la tendre Sophie partageoit bien mes peines.

Je la trouvai en entrant dans sa chambre, ayant la tête tristement appuyée sur une table, & tenant en main une lettre qu'elle arrosoit de ses pleurs; elle étoit si absorbée dans ses tristes pensées, que je m'étois approché d'elle sans qu'elle s'en fût apperçue. Un coup d'œil que je jettai sur l'écrit qui étoit entre ses mains, me fit connoître que c'étoit une de mes lettres: mais que devins-je, lorsque je la lui vis approcher de sa bouche, & la baiser plusieurs fois! Cher & aimable Veillem, s'écria-t-elle, amant digne de toute ma tendresse! Je ne pus me donner le plaisir d'en entendre davantage. Ne pouvant plus modérer mes

transports , je me jetai à ses genoux : Tendre & aimable Sophie , m'écriai-je ! non , je ne mérite point... ah ! est-il un sort plus fortuné que le mien !... quoi ! je puis me flater !... & le trouble dont j'étois agité , me faisoit commencer cent phrases différentes sans en finir aucune. Eh ! quel est votre dessein , mon cher , me dit mon amante après être revenue de son émotion ? oubliez-vous les défenses de ma mere ? ne voyez-vous pas que vous vous exposez à encourir sa disgrâce , si elle vient à être instruite de la démarche que vous faites ? Eh ! non , mademoiselle , lui répondis-je ; cette chere mere dont je connois les bontés , pourroit-elle trouver mauvais que , condamné à une cruelle & longue

absence, je profite d'un moment que le hasard me présente, pour vous exprimer, peut-être, hélas ! pour la dernière fois, les tendres sentimens de mon cœur : car qui peut me répondre que je reviendrai du long voyage que l'on me force de faire ? en serai-je même plus heureux, si je reviens après plusieurs années d'une rigoureuse absence ? n'aurai-je pas la mortelle douleur de vous retrouver unie par des liens indissolubles à un époux que l'autorité de vos parens vous aura obligée d'accepter. Et c'est-là, mon cher Veillem, me répondit-elle, le cruel malheur dont je me vois menacée, & que je prévois bien ne pouvoir éviter ; car je ne connois que trop le caractère inflexible de mon pere ; il ne me

laissera point la maîtresse de disposer de ma main à mon gré : ce sera son ambition qui réglera le choix qu'il fera pour moi d'un époux ; & ce seroit vainement que je voudrois opposer quelque résistance à ses volontés. Mais à cet époux à qui l'on destine ma main , je lui devrai mon cœur ; & pourrai-je le lui donner ? suis-je la maîtresse de pouvoir le reprendre ? ainsi croyez , mon cher , que votre sort est bien moins à plaindre que le mien , parce que rien ne peut vous forcer à prendre des engagements contraires à vos desirs. Et en serai-je pour cela moins malheureux , repris-je ? puisque l'on m'ôte pour toujours le doux espoir dont on avoit flaté mes vœux , cette union qui seule pouvoit faire le bonheur

bonheur de mes jours. C'en est donc fait ! non , me répondit mon amante , nous n'y devons plus songer : mais n'oubliez jamais que si votre chere Sophie eût pu disposer à son gré de sa main comme de son cœur , elle n'eût été jamais qu'à vous seul. Et j'aurai , Mademoiselle , lui répondis-je , la consolation de vous faire connoître que jusqu'au tombeau je saurai vous garder l'inviolable fidélité que je vous ai jurée : oui , jusqu'au dernier moment de ma vie , je ferai de mon amour toute ma félicité.

Il étoit tems de finir notre entretien. La voix de ma bienfaitrice qui se fit entendre , m'avertit de me retirer promptement dans ma chambre : ce que je fis avec le

moins de bruit que je pus. Je croyois que j'avois encore dix jours à demeurer à Amsterdam avant que de m'embarquer pour les Indes; mais un événement que je n'avois pu prévoir, & que je vais raconter, m'obligea de précipiter mon départ pour les raisons que je vais dire.

Je ne faisois que rentrer dans ma chambre, lorsqu'un de mes amis vint m'y trouver pour m'inviter à m'aller promener avec lui. J'eus beau vouloir m'en défendre; la tristesse dont il me voyoit accablé, fut un motif pour lui de redoubler ses instances. Oh! pardi, tu viendras, me dit-il, ou je me brouille irréconciliablement avec toi; & pour t'engager à ne pas me refuser, tiens, je te promets

que toute notre conversation roulera sur ta belle maîtresse. Eh ! non , de grace , mon cher , lui répondis-je , laisse-moi. Que je te laisse , me repartit-il , voilà assurément ce que je ne ferai pas ; te voilà livré à une mélancolie affreuse , & tu voudrois que je ne cherchasse pas à t'en distraire ; oh ! non pas , s'il te plaît ; & tout de suite il me saisit par le bras , & m'entraîna hors de ma chambre.

Je t'ai proposé , me dit-il , une partie de promenade ; mais , dis-moi , aimes-tu mieux que nous entrions dans un café ? Eh ! non , lui répondis-je , car je suis d'une humeur si épouvantable , que je fuirais volontiers tout le genre humain : ah ! si tu veux m'obliger , choisissons pour notre promenade

l'endroit le plus solitaire. Te voilà ;
me répondit-il , à ce qu'il me paroît
bien dégoûté de tout divertissement ;
mais crois-tu , mon cher , que ce
dégoût durera long-tems ? veux-tu
que je te dise quand il finira ? Ja-
mais , repris-je. Oh ! tu me fixes-là ,
repartit-il , un terme un peu trop
long : je crois bien que ce que tu
me dis s'accorde avec les disposi-
tions présentes de ton ame ; mais
peut-être ne fais-tu pas que les jeu-
nes gens de notre âge ont une ame
bien changeante ; ajoute à cela ,
que les charmes de la nouveauté
ont quelque chose de si attrayant
& de si flatteur , que l'on ne peut
gueres s'en défendre. Quoique ,
presque aussi jeune que toi , ajou-
ta-t-il , (il est vrai que mon ami ,
appelé Boncen , n'avoit gueres

que dix-neuf à vingt ans , & j'en avois à peine dix-huit) je te dirai que j'en ai déjà fait plusieurs fois l'expérience , & je ne m'en suis pas mal trouvé ; & crois-tu que tu ne t'en trouveras pas moins bien que moi ? car , vois-tu , tu aurois beau vouloir me dire le contraire : il y a long-tems que l'absence est l'écueil de l'amour , & c'est un ancien proverbe que celui-là ; & je gagerois bien que , malgré cette fidélité romanesque dont tu parois te piquer , tu ne tarderas pas à en faire l'épreuve. Non , non , mon cher Boncen , lui répondis-je , ne l'imagines pas . . . Eh ! pardi , me dit-il en m'interrompant , je ne m' imagine que ce qui arrivera certainement : tu demeureras quelques jours inconsolable de l'ab-

sence de la belle Sophie ; c'est-là l'usage ordinaire , & tu n'y manqueras pas ; mais un objet nouveau , & cet objet sera charmant , se présentera à tes yeux : peut-être le verras-tu la première fois avec indifférence ; mais tu t'en rappelleras les traits ; tu voudras examiner s'ils sont aussi charmans que ton imagination te les représente ; tu commenceras le lendemain à voir cette beauté nouvelle avec quelque complaisance ; tes regards , tes discours se ressentiront du plaisir que tu as à la voir ; tu feras quelques petites avances , on n'y sera pas insensible ; tu plairas enfin , on te plaira ; & adieu alors à la charmante Sophie ; ou tu l'oublieras totalement , ou s'il t'arrive de t'en souvenir quelquefois , crois

que tu ne manqueras pas d'être ingénieux à trouver des raisons qui puissent te justifier à toi-même ton inconstance : eh ! pardi , ajouta-t-il , penSES-tu qu'en cela tu seras bien condamnable ? les femmes changent bien quelquefois : eh ! pourquoi voudroient-elles que nous n'eussions pas aussi la liberté de changer ? Et c'est-là , répondis-je , une liberté dont je ne profiterai jamais. C'est-à-dire , me repartit-il , que te voilà d'humeur à t'ériger en héros de roman : je t'en félicite de tout mon cœur ; mais songe cependant qu'il y a loin du projet à l'exécution.

C'étoit en traversant les rues que nous nous entretînmes ainsi. Nous nous trouvâmes à la porte d'un jardin où nous entrâmes , &c

où nous nous promenâmes jusqu'au soir. Je fis part à mon ami du sujet de mes peines, & il n'oublia rien pour m'engager à renoncer à un amour dont je ne pouvois me promettre aucun succès; mais voyant que toutes les raisons qu'il m'apportoit, ne pouvoient rien sur mon esprit; il me promit, pour m'adoucir les maux de l'absence, qu'il feroit exact à me donner souvent des nouvelles de ma belle maîtresse: ce que je lui demandai avec instance.

L'heure de la promenade étant passée, nous prîmes congé l'un de l'autre, nous promettant de nous revoir le lendemain à la même heure. Mon ami voulut avoir la politesse de m'accompagner jusques chez moi; mais comme nous

étions devant chez lui , je ne voulus point permettre qu'il passât outre. Demain nous nous reverrons , lui dis-je , ainsi , adieu ; je te quitte. Et me voilà à doubler le pas , parce que j'avois un long trajet à faire avant que d'être rendu à la maison.

Je traversois les rues précipitamment suivi d'un inconnu , qui sembloit avoir à me parler ; mais il attendoit que nous fussions dans un endroit peu fréquenté pour m'arrêter. Monsieur , me dit-il , me feriez-vous la grace de m'entendre un moment ? Volontiers , Monsieur , lui dis-je en me retournant ; que souhaitez-vous de moi ? Ne vous appelleriez-vous pas par hasard Veillem , me dit-il ? Oui , répondis-je , c'est-là mon nom. Et je ne crois pas , me repartit-il , que

vous en ayiez d'autres : vous connoissez donc , ajouta-t-il , une demoiselle très-aimable & digne de toute votre estime , appelée mademoiselle Fabri ? Oui , Monsieur , lui répondis-je , je crois avoir vu quelque part cette fille : mais à quoi , s'il vous plaît , ajoutai-je , tendent toutes ces questions ? Oh ! je vais vous l'apprendre , me répondit-il ; c'est que cette demoiselle est très-sensible au procédé dont vous avez usé à son égard , & aux discours avantageux que vous avez tenus sur son compte ; & comme elle ne peut vous exprimer sa reconnoissance , elle m'a chargé , moi qui suis son amant , de vous la témoigner : & le traître tout de suite fond sur moi avec un couteau dont

il me donna plusieurs coups dans le visage, avant que j'eusse pu me mettre en état de me défendre. Ah! lâche, m'écriai je en tirant mon épée, & en courant de toutes mes forces après ce scélérat qui cherchoit son salut dans la fuite, tu n'échapperas pas à ma vengeance. La fureur qui m'animoit, me prêta des ailes, & je ne tardai pas à l'atteindre : le premier coup que je lui portai fut mortel, & l'étendit baigné dans son sang.

Mais il fallut songer moi-même à sauver ma vie des périls qui la menaçoient, & je n'avois pas un seul moment à perdre. La sévérité des loix du pays m'étoit connue ; mais où fuirai-je ? je ne suivis de guide que ma frayeur. Après avoir traversé plusieurs rues sans savoir où

je portois mes pas incertains, je me trouvai à la porte d'une auberge, & j'y entrai. J'eus cependant assez de présence d'esprit pour tâcher de ne rien faire paroître du trouble dont j'étois agité. Je demandai une chambre, où je n'eus pas plutôt été conduit, que par un mot de lettre que j'écrivis à ma bienfaitrice, je l'instruisis du malheur qui venoit de m'arriver. Je n'eus pas besoin de la prier de se hâter de venir m'arracher aux dangers qui me menaçoient. Son inquiète tendresse la fit voler auprès de moi. Il n'y avoit pas encore une demi-heure que ma lettre lui avoit été rendue, lorsque l'on vint m'annoncer sa visite. Elle s'étoit fait accompagner de sa femme-de-chambre, mais elle ne voulut pas

qu'elle montât avec elle dans ma chambre, où elle entra seule. Eh ! qu'est-ce donc que tout ceci, mon cher Veillem, me dit-elle ? qu'elle nouvelle plus étrange que celle que je viens d'apprendre ? mais que vois-je, s'écria-t-elle, vous avez encore tout le visage couvert de sang ? Eh ! dites-moi donc comment tout cela est arrivé ? C'est-là, Madame, un effet de la jalouse fureur de la Fabri : elle avoit gagné un assassin pour m'immoler à sa vengeance ; & je racontai en peu de mots la scène qui venoit de se passer. Il faut convenir, s'écria-t-elle après avoir entendu mon récit, que voilà une créature bien misérable : mais, hélas ! mon pauvre enfant, ajouta-t-elle, le mal que je vois en tout ceci, c'est que

c'en est fait; je vais être privée pour toujours du plaisir de vous voir : ce sont d'éternels adieux que j'ai à vous faire ; car ce n'est que par une prompte fuite que vous pouvez vous dérober à la rigueur des loix. Ce n'est pas assez pour vous rassurer qu'il n'y ait point eu de témoins du meurtre que vous venez de faire , le traître que vous avez tué , aura pu avant que de mourir , déposer contre vous , il vous aura nommé : & qui fait si l'on ne fait pas déjà des perquisitions pour vous déterrer , & pour se saisir de vous : ainsi , mon cher enfant , ajouta ma généreuse bienfaitrice en versant quelques larmes , songez que vous n'avez aucun moment à perdre. Voilà une bourse remplie d'or que

je vous ai apportée : vous n'avez d'autre parti à prendre qu'à chercher promptement un asyle dans un royaume étranger. Comportez-vous toujours avec sagesse , & je vous promets que vous trouverez toujours dans moi une tendre mere. Donnez-moi souvent de vos nouvelles , & j'aurai soin de pourvoir à tous vos besoins : mais ne perdons point de tems. Deux jours vous suffiront pour passer en France ; c'est-là où je vous conseille de vous retirer. Je vais donner ordre que l'on vous amene des chevaux de poste : hâtez-vous de partir , parce que tout délai peut vous être dangereux. Eh ! quoi donc , Madame , lui répondis-je en me jetant sur une de ses mains que je baisai mille fois ,

& que j'arrosai de mes larmes ,
me condamneriez-vous à m'éloi-
gner de ces lieux , sans avoir fait
mes adieux à l'adorable Sophie ?
non , quels que soient les périls
qui menacent mes jours , je ne
partirai point que Et si vous
voulez me prouver que vous m'ai-
mez , me répondit-elle sans me
laisser le tems d'achever , il faut ,
mon cher enfant , que dans moins
d'une demi-heure vous ne soyiez
plus dans cette ville. Souvenez-
vous que c'est-là peut-être la der-
niere preuve que vous aurez à me
donner de votre soumission , ainsi
ne me la refusez pas.

Je me jetai alors aux genoux de
ma généreuse bienfaitrice ; je les
embrassois étroitement : & quelle
peine n'eut-elle pas pour s'arracher

d'entre mes bras ? mais il fallut enfin nous faire de tristes & d'éternels adieux : & de combien de larmes ne furent ils pas arrosés !

L'impatience qu'elle avoit de me voir hors de péril, fit qu'elle me mit bientôt en état de partir. Ses ordres furent donnés pour que l'on m'aménât promptement des chevaux de poste : elle poussa même l'attention jusqu'à m'envoyer un domestique fidele , à qui elle commanda de ne point me quitter que je ne fusse passé en France. J'avoue que ce ne fut pas sans frayeur que j'en entrepris le voyage , car rien n'eût été plus aisé que de me reconnoître , si l'on se fût malheureusement attaché à me poursuivre : mon visage étoit tellement défiguré par les coups que j'avois reçus , que

cela seul suffisoit pour faire naître de furieux soupçons contre moi. Je fus cependant heureux dans ma fuite; & je fis une si grande diligence, que le jour ne faisoit que commencer à paroître, lorsque j'arrivai à Rotterdam, d'où je partis quelques momens après être descendu de cheval, pour me rendre à Anvers, où je me trouvai enfin hors de péril.

Je voulus séjourner pendant quelque tems dans cette ville, pour donner à mon visage le loisir de reprendre sa première figure; car j'avoue que je n'aurois point du tout été content, si j'avois eu à me montrer avec un visage balafré de façon, que je me faisois peur à moi-même. Mon premier soin fut donc, dès que je fus arrivé,

de faire venir un chirurgien habile qui, intéressé par la récompense que je lui promis, employa tout son art pour ne laisser paroître aucune cicatrice qui pût défigurer les traits de mon visage; car je ne cache pas que j'étois un peu femme en fait de beauté. On m'avoit dit si souvent que j'avois une figure jolie, que j'en avois cru quelque chose; & je n'étois pas fâché de lui conserver toutes ses graces, parce que je savois que c'étoit-là une sorte de mérite qui, quoique superficiel, ne laisse pas quelquefois de servir davantage qu'un autre plus estimable.

Me voilà donc entre les mains d'un chirurgien, attendant chaque jour avec impatience le succès de ses soins, qui réussirent enfin mieux

que je n'aurois osé l'espérer. Aussi fut-il content de ma libéralité. J'avois compté l'argent que j'avois reçu de ma bienfaitrice, & je me trouvois riche de cinq cents bonnes pistoles; somme immense que je regardois comme un fonds inépuisable, mais qu'un accident que je raconterai bientôt ne laissa pas long-tems entre mes mains.

Je ne fus pas plutôt guéri de mes blessures, que je me disposai à partir. Je demandai au domestique qui avoit été chargé de m'accompagner, s'il vouloit me suivre à Paris; mais il me dit qu'il avoit ordre de repasser en Hollande: ainsi je le renvoyai, après lui avoir donné des lettres pour ma bienfaitrice & pour son aimable fille.

Il me fallut songer à me pour-

voir d'un autre valet ; & ce fut un soin dont je chargeai l'hôte de l'auberge où j'étois logé. Je fis aussi l'emplette de deux bons chevaux ; mais je ne m'attendois pas que je serois obligé de les revendre dans peu de jours. Je touche de près à un événement de ma vie , qui me coûta d'abord bien des inquiétudes , mais qui me servit du moins à me faire éviter dans la suite bien des pièges , dans lesquels un défaut d'expérience auroit pu me faire tomber : mais je reviens à mon voyage.

Il y avoit plus de quinze jours que j'étois parti d'Anvers, lorsque j'arrivai à Cambrai ; & c'étoit-là où m'attendoit le petit revers dont j'étois menacé. Je trouvai dans l'auberge où je descendis, une

jeune dame étrangere , qui avoit un de ces visages que l'on ne voit gueres avec indifférence : aussi sa premiere vue fit sur mon cœur de si vives impressions , que je ne savois moi-même qu'en penser. Le hasard me fournit l'occasion de l'entretenir ; & je fus autant enchanté des charmes de sa conversation , que je l'avois été de ceux de sa figure. C'étoit une délicatesse , une légèreté d'expressions , une vivacité dans les reparties ; c'étoient mille saillies fines & heureuses que lui fournissoit l'enjouement de son imagination , qui faisoient que je ne pouvois me lasser de l'entendre : ajoutez à cela que je n'avois jamais vu de manieres plus douces , plus polies & plus prévenantes que les siennes. Que

dirai-je enfin ? l'avouerai-je ? L'image de la chere Sophie , de cette amante à qui j'avois juré une fidélité éternelle , ne put tenir contre les attraits ravissans de cette nouvelle beauté qui s'offroit à mes regards.

Je pris la liberté , dans le cours de la conversation , de lui demander si elle se proposoit de faire un long séjour à Cambrai , ou si elle reviendrait bientôt à Paris , où elle m'avoit dit qu'elle faisoit sa demeure ordinaire ; & elle m'apprit qu'elle devoit partir le lendemain : Que je serois heureux , Madame , lui répondis-je , si vous me permettiez de jouir de l'honneur de votre compagnie ! j'ai la même route à faire ; & nous irons avec toute la lenteur , ou toute la

diligence que vous souhaiterez. Je vous suis obligée, Monsieur, me répondit-elle; la compagnie d'un cavalier aussi aimable que vous l'êtes, me paroît bien dangereuse: & vous remarquerez que ce compliment fut accompagné de certains regards, qui me firent comprendre que ma figure ne lui étoit pas indifférente. Cette réflexion m'engagea à pousser ma pointe; je m'avisai de parler tendresse, & l'on m'écouta de façon à ne pas me désespérer. Mais une nouvelle grace que je demandai à la belle aventuriere, & qu'elle m'accorda de la maniere du monde la plus gracieuse, me fit juger que je pouvois porter mes espérances bien loin.

L'on étoit venu me demander si
je

je voulois souper en compagnie, ou si je souhaitois que l'on m'apportât à manger dans ma chambre; & aucun de ces deux partis ne me convint : il y en avoit un troisieme qui étoit plus de mon goût, & je m'enhardis à le proposer à la dame à qui je parlois. Je dois avoir demain, Madame, lui dis-je, l'honneur de vous accompagner, souffrez que j'aie celui de manger ce soir avec vous. Volontiers, Monsieur, car je ne vous cacherai pas que votre compagnie me plaît infiniment; & je souhaiterois fort que la mienne eût les mêmes charmes pour vous : & toujours les regards alloient leur train, & il me sembloit même qu'à chaque instant ils devenoient plus passionnés & plus tendres.

Voyons, me dis-je en moi-même, si de si rapides progrès seront suivis d'un succès heureux : voici des commencemens bien flatteurs : quelle en sera la suite ? c'est ce que j'espérois d'apprendre avant la fin du repas, & je ne fus pas trompé dans mes conjectures.

La complaisante dame, dont j'étois devenu éperduement amoureux, avoit ordonné qu'on nous servît à manger dans sa chambre : ce qui fut exécuté sur le champ. Nous nous mîmes donc à table, elle seule & moi : quel vis-à-vis plus charmant ! le plaisir dont je m'enivrois, me déroboit à mes sens : est-on en état de manger, lorsqu'on a dans le cœur autant d'amour que j'en avois ? mon appétit m'avoit quitté à table ; & ce

ne fut que par contenance que je me servis de quelques morceaux, qui seroient demeurés sur mon assiette, si l'on ne m'avoit pressé obligeamment de manger; & j'aurois dû y être engagé par le bon exemple que l'on me donnoit. Vous voyez, Monsieur, me dit la jeune dame avec qui je soupois, que le chagrin ne m'ôte rien de mon appétit; & cependant personne n'eut plus de sujet d'être affligée que moi; & donnant ensuite un air triste à son visage, elle m'apprit qu'elle venoit de perdre un procès qui la réduisoit à un tel excès de misère, qu'elle ne savoit où prendre l'argent qui lui étoit nécessaire pour se rendre à Paris: je dois cependant, ajouta-t-elle, me hâter d'aller rejoindre

un époux qui m'attend avec tous les mouvemens d'une impatience extrême. Il m'étoit aisé de comprendre à quoi ce discours aboutissoit ; & je me crus le plus heureux de tous les hommes, d'avoir à offrir ma bourse à celle à qui j'avois déjà donné mon cœur. J'ordonnai donc à mon valet d'aller assurer une voiture pour cette dame : elle m'avoua ensuite qu'elle avoit fait quelques dettes dans l'auberge où elle étoit ; & je me chargeai avec bien du plaisir de les acquitter. C'est pousser bien loin, Monsieur, me dit-elle , la générosité ; & je crains bien que je ne puisse pas être à même de vous témoigner toute la reconnoissance que je vous dois. Eh ! vous vous mocquez, ma charmante & aimable dame, lui

répondis-je; n'est-ce pas moi au contraire qui dois vous savoir un gré infini de la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer? Croyez, Monsieur, me repartit-elle, que ce n'est pas sans quelque confusion, que je vous ai fait l'aveu de ma triste situation; mais vous avez eu la bonté de me prévenir d'une manière si obligeante & si gracieuse, que je n'ai pas hésité d'avoir recours à votre générosité: mais soyez assuré, Monsieur, que pour me revancher de vos bienfaits, je ne mettrai aucune borne à ma reconnoissance, dont vous avez droit de tout exiger. Eh! non, Madame, comptez que ce ne sera jamais la reconnoissance que je solliciterai en ma faveur; c'est à l'amour à qui je voudrois

devoir. Ah! fort bien, Monsieur, me répondit-elle en m'interrompant, je vous entends à merveille, ne m'en dites pas davantage : mais savez-vous, ajouta-t-elle, que c'est-là aller un peu bien vite. Et de mon côté je commençai à ouvrir les yeux ; & je compris que j'avois affaire à une de ces beautés mal-aisées, dont la vertu s'humanise volontiers à la vue de l'or. Ce mot de reconnoissance répété si souvent, & dont on me disoit que j'avois droit de tout prétendre ; ce reproche apparent que l'on me faisoit d'aller un peu bien vite, me firent juger que j'étois sans doute allé trop lentement, & que j'aurois bien pu me dispenser de m'épuiser en sentimens avec ma jeune aventuriere ; car je com-

mençai à ne plus lui donner d'autre titre dans mon esprit : mais enfin cette aventuriere étoit charmante ; & je n'étois point d'humeur de laisser échapper la bonne fortune qui se présentoit.

L'on venoit de desservir ; & pour avoir un prétexte honnête de pouvoir ne pas si-tôt quitter mon infante , j'affectai de faire paroître beaucoup de colere , de ce que mon valet n'étoit point encore de retour de l'endroit où je l'avois envoyé , & j'ordonnai qu'on le fît monter dès qu'il seroit arrivé. Il ne revint pas cependant si-tôt , & il me donna le tems de pousser bien loin mes petites affaires.

Je me trouvois seul avec mon aventuriere , & peut-être étoit-elle

plus charmée que moi encore de ce tête-à-tête, dont elle espéroit, comme moi, tirer parti. Les discours passionnés que je lui tins, ne tarderent pas à être suivis de gestes touchans & expressifs qui étoient soufferts, sans que l'on leur opposât d'autre résistance que celle qui étoit nécessaire pour garder les dehors apparens d'une foible défense. L'on fait ce qui s'appelle *petite oye* en fait de galanterie; & voilà ce qu'il ne me fut pas bien difficile d'obtenir. Enivré de joie pour ces premiers succès, la fougue de ma passion ne me laissa pas demeurer en si beau chemin. On fit cependant encore quelques façons avant que de me rendre heureux. Je le fus enfin : mais que ce bonheur fut

de peu de durée, & qu'il me fut
vendu chèrement ! mon valet ce-
pendant vint me rendre compte
de la commission dont je l'avois
chargé. Vous me gronderez peut-
être, Monsieur, me dit-il, de
mon apparente lenteur ; je n'ai
pas pourtant mis mes jambes dans
ma poche ; car il m'a fallu courir
comme un basque, avant que de
pouvoir trouver la voiture que
vous souhaitiez pour Madame :
mais enfin mes pas n'ont pas été
inutiles ; & une belle & bonne
chaise, où Madame fera comme
une princesse, doit demain le ma-
tin à six heures se trouver à la porte
du logis. Je donnai ordre ensuite
à mon valet qu'il tint mes chevaux
prêts, pour que je pusse partir à la
même heure. Le goût de débauche

dans lequel j'étois , me fit pousser bien loin la veille avec ma nouvelle reine. Enfin je ne me retirai d'auprès d'elle que lorsque le jour commença à paroître ; mais avant que de la quitter , nous convînmes que ce seroit sur le pied d'époux que je l'accompagnerois dans la route : petit marché impur dont j'allois payer bientôt chèrement les frais.

Me voilà retiré dans ma chambre , où accablé de lassitude & de sommeil , je donnai quelques heures à goûter les douceurs du repos : mais , malgré l'envie que j'avois de prolonger le tems du sommeil , je fus obligé de me lever , parce que j'étois déterminé d'arriver le même jour à Péronne avec ma nouvelle épouse. Je croyois avancer

les momens de ma félicité, & je ne savois pas, hélas ! que je courrois à ma perte avec précipitation !

Comme j'avois donné ordre la veille à mon valet, que tout fût prêt pour partir le lendemain matin, je ne fus pas plutôt habillé que je n'eus plus qu'à monter à cheval. Je proposai cependant à mon épouse de nouvelle fabrique, si elle ne vouloit pas déjeûner avant que de partir ; mais elle me fit entendre que nous n'avions point de momens à perdre, parce qu'elle seroit bien aise de pouvoir arriver de bonne heure au gîte dont nous étions convenus. Nous partons donc sur le champ, & nous fîmes une si grande diligence, que dans moins de six heures nous fumes rendus de Cambrai à Péronne.

C'étoit-là où ma jeune aventuriere avoit à me jouer le tour qu'elle me préparoit : ce fut mon peu de défiance qui lui en facilita les moyens.

Ma nouvelle épouse savoit, comme moi, à quoi se montoit ma petite fortune, parce que j'avois eu la sorte simplicité de lui faire voir le fond de ma bourse. Je lui avois aussi témoigné, lorsque nous arrivâmes à Péronne, que je serois charmé qu'elle voulut y faire quelque séjour ; ce qu'elle n'eut pas de peine à m'accorder. Mais, mon cher ami, me dit-elle, voilà bien de l'or que vous venez de me montrer ; & vous n'avez ni valise ni coffre : vous voulez cependant que nous demeurions ici quelque tems, & nous ne resterons pas sans doute

toujours en chambre ; nous ferons quelques parties de promenade : porterez-vous votre argent avec vous ? ce seroit un poids accablant : le laisseriez-vous dans notre appartement ? eh ! y seroit-il en sûreté ? c'est ce que je ne crois pas : vous êtes d'un pays, ajouta-t-elle, où regne la bonne - foi ; mais apprenez que la France n'est pas la Hollande ; & il faut être ici bien rusé , & s'armer d'une continuelle défiance , si l'on veut n'être pas exposé à être pris pour dupe : ainsi croyez-moi , donnez plutôt en dépôt votre bourse à l'hôte de cette auberge ; il vous en répondra , & vous serez par-là délivré de tout sujet de crainte.

Ce conseil me parut sage & prudent , & je le suivis malheureuse-

ment. Il y avoit déjà trois jours que nous étions à Péronne, lorsque j'y fis connoissance avec un Hollandois, établi dans cette ville, qui me fit de si grandes instances, pour m'engager à aller manger la soupe chez lui, que je ne pus me défendre de me rendre à ses invitations. Il eut aussi la politesse de venir prier ma nouvelle épouse de lui faire le même honneur; mais, sous prétexte d'une petite indisposition, elle trouva le moyen de ne pas m'accompagner.

Mon absence devenoit pour elle une occasion trop favorable pour n'en pas profiter; aussi n'y avoit-il pas encore une heure que je m'étois rendu chez mon compatriote, qu'elle fit avertir notre hôte de lui apporter la bourse que je lui avois

remise. Elle supposa que j'avois des paiemens & des emplettes à faire , & qu'il étoit nécessaire qu'elle vînt me trouver chez cet ami où je dînois. Je ne m'étois montré que trop attentif à avoir pour cette femme tous les égards & toutes les attentions de l'époux le plus tendre & le plus passionné ; ainsi comment l'hôte auroit-il pu soupçonner le tour que cette aventuriere alloit me jouer ? Il lui remit donc sans hésiter tout l'or que je lui avois laissé : & sans perdre de tems , voilà ma prétendue épouse qui disparoît, tandis que je me plaignois en moi-même de ce que les politesses de mon compatriote me retenoient à table plus long-tems que je ne l'eusse souhaité : mais esclave de ma nouvelle passion ,

j'eus beau laisser paroître que mon amour inquiet me rappelloit à mon auberge, je ne pus obtenir de m'y retirer qu'à la fin du jour. J'y arrive, suivi de mon valet qui ne m'avoit point quitté de toute la journée ; je monte dans la chambre, & j'en trouve la porte fermée ; je m'annonce, & je crie inutilement ; personne qui me réponde : je descends ; je demande mon épouse, & j'apprends que me voilà devenu veuf avant que d'être marié ; peut-être me ferois-je aisément consolé de cette première disgrâce, mais il y avoit un point plus intéressant pour moi, & dont je craignois cependant de m'éclaircir : ma bourse, que fera-t-elle devenue ? voilà ce qui m'inquiétoit. Je demandai à celui à qui je

l'avois remise, de me la rendre.
- Oh ! ma foi, Monsieur, me répondit-il, expliquez-vous mieux, si vous voulez que je vous entende ; car je ne vous comprends point du tout. Eh ! pardi , repris-je , il me semble que je parle assez clair : cette bourse que je vous ai confiée , me la rendra-t-on ? allons donc , qu'on se dépêche. Mais avant , Monsieur , que de vous mettre en colere , me répondit froidement celui à qui je parlois , me permettriez - vous de vous demander si ce sont deux bourses que vous m'avez remises ? car pour une , oh ! je ne la nie pas ; aussi l'ai-je donné à Madame votre épouse , telle que vous me l'avez mise entre les mains. A mon épouse , dites-vous , repris-je tout étonné ?

quoi ! vous avez remis ?... Eh ! oui, Monsieur, me répondit-il, je lui ai remis ce que vous me demandez ; & vous m'auriez confié cent bourses à garder, que cent bourses je lui aurois donné si elle avoit voulu les avoir : car il me paroît qu'entre mari & femme les biens sont communs ; peut-être du moins telle est ici la coutume.

Ce fut alors que je ne pus plus douter de mon infortune. Je compris que ce seroit inutilement que, pour recouvrer mon argent, j'en viendrois à des menaces, qui ne seroient suivies d'aucun autre effet que de celui de me tourner en ridicule ; ainsi je commençai à prendre un ton plus radouci. J'avouai que l'aventuriere en question n'étoit point mon épouse, &

je demandai que l'on m'aidât à la déterrer; mais toutes les recherches que l'on fit pour cela furent inutiles. J'instruisis mon compatriote de mon malheur; il y parut sensible: mais la médiocrité de sa fortune le mettoit hors d'état de le réparer. Il fallut cependant m'arranger sur les mesures que je prendrois pour continuer mon voyage; & ce fut d'abord une nécessité pour moi de vendre à vil prix mes deux chevaux.

Depuis quatre jours que j'étois à Péronne, j'avois fait bien des dépenses que je ne pouvois payer sans écorner furieusement la petite somme que je venois de recevoir, sans compter que je ne pouvois me dispenser de faire quelque petite libéralité à mon nouveau

valet , à qui je fus obligé de donner congé ; de façon que , toutes mes dettes acquittées , vingt misérables pistoles firent toutes mes richesses : & ce fut avec ce riche fonds que je pris la poste pour me rendre à Paris , où je ne fais quel attrait puissant m'appelloit ; car je me sentoís en goût d'aventures , & je m'imaginois que je pourrois en trouver-là plus que par-tout ailleurs : je me flatois même que ma figure ne manqueroit pas de m'aider à en tirer avantage. Ce fut donc dans cette séduisante espérance que je me consolai aisément de la petite perte que je venois de faire : ajoutez , que dans mon malheur , la pensée de ma bienfaitrice ne m'échappa pas ; je me rappelai ses promesses , & ce

souvenir acheva de calmer mes inquiétudes sur l'avenir ; car j'étois bien convaincu que ses bontés viendroient me chercher par-tout où la destinée conduiroit mes pas. Je me déterminai , avant que de partir , à lui écrire , pour l'instruire du petit dérangement qui venoit de survenir à mes affaires ; mais bien entendu que je lui ferois un mystere de la cause de mon infortune. Je laissai à mon imagination le soin d'inventer une histoire , que ma bienfaitrice ne pût apprendre sans se sentir engager à apporter un prompt remede à mes maux. Je lui marquai donc , que j'avois été malheureusement attaqué par des voleurs , & que je n'avois pu sauver ma vie de leur avide fureur , qu'en leur abandon-

nant ma bourse ; que j'avois cependant été assez heureux pour trouver un ami généreux qui s'étoit intéressé à mes malheurs, & qui avoit eu la bonté de me fournir l'argent nécessaire pour me rendre à Paris , où je comptois d'arriver en peu de jours.

J'y arrivai en effet le second jour d'après mon départ de Péronne ; mais ce ne fut qu'après avoir exposé ma vie aux plus grands dangers. Je trouvai sur la route une occasion de signaler mon jeune courage , & je ne la laissai pas échapper.

Je courois la poste , & je n'avois plus que trois ou quatre lieues à faire pour être rendu à Paris , lorsque je rencontrai dans le chemin un homme très-bien mis ,

& de fort bonne mine , baigné dans son sang , & qui touchoit de près à son dernier moment. La pitié , qui m'intéressa en sa faveur , me fit descendre précipitamment de cheval ; je m'approchai de lui , & je m'empressai à lui donner un prompt secours. Il avoit les yeux fermés à la lumière : je voulus d'abord visiter & bander ses plaies dont le sang ruisseloit en abondance ; mais il étoit d'une si grande foiblesse , & toutes ses blessures me parurent si dangereuses , que je compris bien que tous mes soins ne pourroient le rappeler à la vie.

Les mouvemens cependant que je m'étois donné après lui , réveillèrent ses sens , & parurent le tirer du létargique assoupissement dans

lequel je l'avois d'abord trouvé plongé. Ses yeux ayant commencé à s'ouvrir; il les attacha sur moi, & me dit : Généreux inconnu , ah ! si la pitié vous intéresse en faveur des malheureux , abandonnez-moi , parce que vos soins ne pourroient me prêter aucun secours ; je sens que ma dernière heure approche ; je n'ai plus que quelque momens à vivre ; je me meurs : mais volez au secours d'une amante que j'adore ; vous la trouverez dans cette forêt , où elle a été entraînée par un infâme ravisseur , qui peut-être l'a déjà immolée à sa brutale passion ; ah ! courez l'arracher d'entre les bras de ce scélérat ; soyez le protecteur de son innocence : & dans le même tems qu'il parloit , des cris perçans

perçans frapperent mes oreilles. Je ne doutai point que ce ne fût la misérable infortunée dont on me parloit , à qui l'on vouloit faire une barbare violence , & qui faisoit retentir la forêt de ses cris. Sans consulter donc les périls où j'allois me livrer , mon courage me fit voler à son secours , après avoir ordonné au postillon qui me suivoit , de demeurer auprès du cavalier , que je venois de rencontrer étendu sur le sable.

Guidé par les tristes cris que j'entendois , & qui devenoient à chaque instant plus attendrissans pour moi , j'arrivai bientôt dans l'endroit où je fus témoin de la plus cruelle de toutes les scènes : quel spectacle plus plein d'horreur ! j'apperçois de loin un jeune

homme dépouillé d'une partie de ses vêtemens, & que deux scélérats attachoient inhumainement à un arbre; je descends précipitamment de cheval, & d'une main tenant un pistolet bandé, & de l'autre une épée, d'un pas précipité je m'avance vers ces barbares: Traîtres, m'écriai-je; dès que je fus à portée de m'en faire entendre, quittez cette innocente victime, & ne songez qu'à vous défendre de ma juste fureur. Mes cris leur firent tourner la tête; & la rage ne tarda pas à leur mettre les armes à la main. L'air furieux avec lequel ils s'avancèrent contre moi, me fit comprendre qu'ils étoient déterminés à me vendre chèrement leur vie; mais leurs menaces ne m'effrayerent point.

Le bonheur seconda mon courage.
D'un coup de pistolet que je tirai
presque à brûle-pourpoint, j'ôtai
la vie à un de ces traîtres, qui
tomba sans forces & sans senti-
mens à mes pieds; & l'épée en
main, je fondis ensuite avec tant
de fureur sur le second, que je le
blessai d'abord dangereusement;
mais le sang qui couloit de ses
plaies, ne fit qu'augmenter son
féroce désespoir; & il m'attaqua
si vivement, que j'eus besoin de
joindre l'adresse au courage pour
me défendre des coups furieux &
redoublés qu'il me portoit. J'aurois
voulu épargner la vie de ce scélé-
rat, mais chaque coup qui m'étoit
porté, me faisoit craindre pour la
mienne: ainsi je ne me contentai
plus de parer, j'attaquai de mon

côté ; & je le fis avec tant de vivacité , que j'eus bientôt arraché la vie à mon adversaire.

Je volai ensuite au secours de celui pour qui je venois de combattre ; je dis de celui pour qui je venois de combattre , parce que son déguisement m'avoit trompé ; c'étoit en effet une jeune personne âgée environ de dix-sept à dix-huit ans , dont je venois de sauver l'innocence. Je coupai d'abord les liens qui la tenoient étroitement attachée à un arbre. Elle étoit si épuisée de forces , & tellement saisie de frayeur , qu'elle tomba évanouie entre mes bras ; & ce ne fut qu'après une demi-heure que j'employai à lui donner tous les petits secours dont je pus m'aviser , que je réussis à lui rendre l'usage

de ses sens. Ses yeux recommencerent à s'ouvrir à la lumière. Je tenois une de ses mains serrée dans les miennes : Infortunée que je suis , s'écria-t-elle en élevant ses regards au ciel , que vais-je devenir ! ah ! pourquoi me rappeler à la vie ? mais rien ne pourra m'y retenir , rendre & fidele amant, je te suivrai dans le tombeau ! eh ! ne vous désespérez point , ma charmante demoiselle, lui dis-je; celui dont vous pleurez la mort vit encore. Effrayé pour les périls qui menaçoient votre honneur , & peut-être votre vie , c'est lui qui m'a prié de voler à votre secours ; souffrez que je vous rende à sa tendresse. Peut-être , ajoutai-je , n'auriez-vous pas la force de me suivre ; mais j'ai mon cheval , sur lequel je vais

vous aider à monter. Ah ! Monsieur, s'écria cette aimable inconnue, ne me trompez-vous point ? seroit-il vrai que ce cher amant que j'adore, & à qui j'allois être unie par des liens indissolubles, respirât encore ? ah ! hâtez-vous je vous prie, Monsieur, ajouta-t-elle, de me conduire auprès de lui. J'ai bien des actions de grâces à vous rendre ; j'ai été alarmée pour les périls où vous avez exposé votre vie pour sauver mon innocence ; & je n'oublierai jamais que sans le généreux secours que votre pitié m'a prêté, j'allois devenir la victime de la brutale passion d'un scélérat ; & excusez-moi, Monsieur, si je ne vous ai point encore fait les remerciemens que vous aviez droit d'exiger de ma recon-

noissance ; mais ne rejetez que sur le trouble dont je suis agitée , ce défaut apparent de gratitude. Eh ! laissez-là , Mademoiselle , lui répondis-je , ces remercimens que je ne mérite point : car qu'ai-je fait pour vous que tout ce que tout autre en ma place auroit fait aussi-bien que moi : mais tirons-nous , ajoutai-je , de ce funeste lieu , qui n'offre à vos regards que des objets pleins d'horreur. Je vais vous remettre entre les bras de ce cher amant , qui tremble peut-être plus pour vos jours que pour les siens ; & je détachai en même-tems mon cheval de l'arbre où je l'avois lié. Mon dessein étoit de suivre à pied cette infortunée inconnue , mais elle ne voulut point y consentir ; & elle me dit que je lui ferois

plaisir si je la prenois en croupe derriere moi.

Nous fûmes bientôt rendus à l'endroit où j'avois laissé son amant baigné dans son sang , & prêt à rendre le dernier soupir. Il venoit d'expirer lorsque nous arrivâmes. Mon postillon que j'avois laissé auprès de lui , & qui ne l'avoit point quitté , me dit , dès qu'il m'aperçut , qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; que la maréchaussée ne tarderoit pas à paroître , & que nous serions infailliblement conduits en prison si nous étions surpris dans cet endroit-là. Mais la demoiselle que je tenois étroitement liée derriere moi , fit de si violens efforts pour s'arracher d'entre mes bras , que je ne pus la retenir. Elle se jette

sur le visage de son amant, l'arrose de ses pleurs, fait retentir l'air de ses cris : le désespoir dont elle étoit saisie, lui prêtoit des forces qui rendoient inutiles les mouvemens que je faisois pour détourner sa vue d'un si affreux spectacle. Mais j'eus bientôt à craindre pour ses jours. L'épée de son amant, teinte de son sang, s'offrit malheureusement à ses regards ; & n'écoulant que la voix du désespoir, elle court s'en saisir ; & ce fut avec tant de précipitation, que je n'eus que le tems nécessaire pour l'empêcher d'attenter sur sa vie. Je crus alors devoir user de violence pour l'arracher aux périls où elle demeuroid livrée, & dans lesquels j'aurois sans doute été enveloppé. Je remontai donc à cheval, tandis

que le postillon, d'un bras fort & vigoureux, retenoit cette amante désespérée qui, après s'être défendue long-tems, fut obligée enfin de céder aux efforts violens que nous fîmes, le postillon & moi, pour la mettre en croupe derrière moi.

La prudence vouloit que nous évitassions toute route trop fréquentée; car quoique l'on ne pût me faire un crime du sang que je venois de répandre, je pouvois cependant être inquiété; & ce n'eût peut-être été qu'après de longues & embarrassantes discussions, que j'aurois pu prouver mon innocence; & franchement je ne me ferois point du tout accommodé, qu'un fond de cachot eût été mon premier gîte en arrivant à Paris.

Mais comme je n'étois point au fait de la carte du pays, je chargeai le postillon de me conduire par des chemins détournés, dans un endroit où je fusse pendant quelque tems à couvert de tout danger. Après avoir fait quelques lieues à travers une épaisse forêt, nous trouvâmes enfin une maison de paysan, que nous choisîmes pour être le lieu de notre retraite, & où nous ne demeurâmes qu'autant de tems qu'il en falloit pour instruire le frere de la jeune demoiselle que j'accompagnois, du cruel malheur qui venoit de lui arriver. Ce fut elle qui me conseilla de renvoyer promptement le postillon qui nous avoit conduit, & qui, par les libéralités qu'elle lui fit, l'engagea à garder le secret,

sur tout ce qui venoit de se passer.

J'avois cependant demandé au payfan chez qui nous étions, qu'il nous conduisît dans une chambre où nous fussions seuls : ce qu'il fit de la maniere du monde la plus pressée ; jugeant bien sans doute à l'air dont nous étions mis, que notre arrivée dans sa maison seroit pour lui une bonne aubaine ; & il ne se trompa point. Allons , notre ménagere , dit-il en s'adressant à sa femme , vite une chambre pour ces jeunes Messieurs (car il ne faut pas oublier que la jeune demoiselle que j'avois auprès de moi étoit habillée en cavalier) & qu'on se dépêche de la rendre propre, si elle ne l'est pas. Oh ! que si qu'elle l'est , lui répondit-elle ; notre Jeannette ne la balaye-

t-elle pas tous les jours? Venez, venez seulement, mes beaux Messieurs, nous dit-elle, suivez-moi; je sommes bien fâchés de ce que vous ne serez pas reçus ici selon vos mérites; mais, dame, qu'y feriez-vous? & puis une mauvaise nuit est bientôt passée. Dites seulement ce que vous voulez qu'on vous apprête pour votre souper, & je ferons de notre mieux pour vous bien traiter. J'ons d'abord du bon vin; & pour la bonne chere, je vous la ferons la meilleure que je pourrons. C'est fort bien, Madame, lui répondis-je, allez & tâchez de nous bien régaler: mais n'oubliez pas de donner vos ordres pour que personne n'entre ici que lorsqu'il sera tems de nous servir. En même tems je me levai pour

aller fermer la porte que notre babillarde hôtesse avoit laissée ouverte.

Je me doutai bien que l'aimable inconnue avec qui j'étois , avoit des aventures bien extraordinaires à m'apprendre. Son déguisement , la cruelle scene dont j'avois été témoin , me faisoient conjecturer des choses dont le récit ne pourroit que m'attendrir infiniment. Je ne voulus pas cependant la prier d'abord de satisfaire ma curiosité , & il ne lui eût pas même été facile de le faire ; il fallut lui laisser le tems d'essuyer les pleurs dont son visage commença à être baigné , dès qu'elle se vit seule avec moi. Je la priai de vouloir se jeter sur un lit pour y prendre quelque repos ; mais la douleur à laquelle

elle étoit livrée étoit si accablante , que je lui parlois sans qu'elle pût m'entendre. O Dieu ! s'écria-t-elle après avoir gardé quelque tems un morne silence , ne m'avez-vous donc fait naître que pour marquer chaque moment de ma vie par quelque cruelle infortune ! sort barbare , ajouta-t-elle en élevant ses tristes regards au ciel , tu me réservoies donc ce coup pour le dernier ! la voilà donc ton injuste fureur assouvie ! elle attacha ensuite ses yeux contre terre , & demeura pendant plusieurs minutes dans une espece de stupide immobilité ; après quoi , revenant comme à elle-même , elle me pria de lui faire donner du papier , parce qu'elle vouloit écrire à son frere , & lui envoyer un exprès.

Je voulois sortir de la chambre pour ne point l'interrompre ; mais elle ne voulut pas que je la quittasse : Demeurez , Monsieur , me dit-elle ; je ne dois point avoir de secrets pour mon libérateur. Je n'écris à mon frere que pour l'instruire , & des cruelles scenes qui viennent de se passer , & des obligations infinies que j'ai à vos généreux soins ; & je ne doute pas que ce frere , qui me chérit tendrement , ne vienne bientôt ici vous témoigner sa vive reconnoissance. C'étoit en écrivant qu'elle me parloit ainsi , de façon que je ne crus pas devoir lui répondre , par la crainte que j'avois de la distraire. J'ai une nouvelle grace à vous demander , Monsieur , me dit-elle , dès que le billet qu'elle venoit

d'écrire fut cacheté, je ne veux pas que le jour nous trouve demain ici ; ainsi ordonnez que l'on porte en toute diligence cette lettre à son adresse, & je suis assurée que mon frere se hâtera d'en apporter lui-même la réponse. Heureusement l'hôte chez qui nous étions avoit un bon cheval, & engagé par les récompenses que je lui promis, il voulut bien se charger lui-même de ma commission. Je vins en rendre compte à la belle inconnue, qui me fit mille excuses pour les petites peines qu'elle croyoit me donner. Je lui demandai si elle vouloit que l'on servît à souper. Oui, Monsieur, me répondit-elle, car je crois que vous avez grand besoin de prendre quelque nourriture ; & je serois charmée

de pouvoir , par mon exemple , exciter encore plus votre appétit : mais vous m'excuserez bien , je pense , si je ne puis vous faire compagnie. Eh ! Mademoiselle , lui répondis je , je vous le demande en grace ; faites , je vous prie , violence à votre douleur ; songez que vous avez besoin de reprendre des forces ; promettez-moi que vous me donnerez la satisfaction de vous voir manger un morceau ; que j'aie cette obligation à votre complaisance , & je vous en saurai un gré infini. Je parlois encore , lorsque notre bruyante hôtesse , suivie de deux de ses filles , entra dans notre chambre , & nous servit un repas très-frugal. Oh ! c'est bien pour le coup , s'écria-t-elle en entrant , que j'avons tout mis

par écuelle ; allez , vous allez , ma foi , être régalez comme des princes : aussi sans reproche avons-nous boutté tout notre petit savoir pour vous bien traiter. Voilà qui suffit , Madame , lui dis-je , nous serons contens de vos services , je n'en doute point ; donnez-nous seulement tout ce qui nous est nécessaire , & retirez-vous ; nous aurons soin nous-mêmes de nous servir. Cependant , Monsieur , reprit-elle , si vous vouliez , mes deux filles ne demanderoient pas mieux que de rester auprès de vous pour vous servir. Non , Madame , lui répondis-je , cela n'est point nécessaire. Oh bien ! me répondit-elle , fâchée de ce qu'elle ne pouvoit faire la commere , vous ferez comme vous l'entendrez : bon soir

& bon appétit, vous avez, Dieu merci, de quoi le contenter; car je vous ai servi un festin de noces. Cependant ce festin n'étoit guere capable de réveiller mon appétit; mais malgré la grossiereté des mêts, je m'efforçai à manger pour reprendre des forces. Je fis tant d'instances à celle avec qui je soupois, qu'elle suivit mon exemple.

Je ne savois encore rien de ses aventures; & peut-être n'aurois-je pas osé la prier de me les apprendre, malgré l'envie que j'avois d'en entendre le récit: mais elle eut la complaisance de prévenir mes desirs.

Je n'aurai peut-être jamais, me dit-elle, Monsieur, le plaisir de vous voir; car le dessein en est pris, je vais m'ensévelir pour tou-

jours dans une obscure retraite ; & je n'attends plus que l'arrivée de mon frere pour exécuter le projet que je médite. J'ai à me dérober aux yeux du monde ; & vous conviendrez , lorsque je vous aurai fait le récit de mes aventures, que je n'ai d'autre parti à prendre que celui de traîner mes jours dans une solitude , qui me tienne incon nue à toute la terre : je vous prie , Monsieur , ajouta-t-elle , de ne pas m'interrompre dans le triste récit que j'ai à vous faire. Je tâcherai de commander à mes larmes pour épargner les vôtres : elle com mença ainsi.

Je ne vous parlerai point de ma naissance , parce que demain vous connoîtrez ceux à qui je dois le jour , & vous les verrez empressés

à vous rendre toutes les actions de graces que vous avez droit d'attendre de leur reconnoissance. Je puis cependant vous dire d'avance, que ma famille tient depuis long-tems dans la robe un rang honorable ; & peut-être serois-je moins à plaindre si je devois mon origine à un sang moins illustre. Infortunée victime de l'orgueilleuse ambition de mes parens, je ne serois pas condamnée à verser de continuelles larmes : mais je passe au récit des aventures les plus intéressantes de ma vie.

Je n'avois pas encore atteint ma quatorzieme année, que les grands biens de mes parens, bien plus que mes foibles charmes, me firent un grand nombre de soupirans ; mais aucun ne sut trouver

la route de mon cœur. J'opposois à leurs vœux une opiniâtre indifférence qui les désespéroit. Sans doute le moment n'étoit-il pas encore venu où j'avois à faire l'épreuve de ma sensibilité; mais ce moment n'étoit pas éloigné. Un jeune cavalier, fait comme l'aimour, intime ami de mon frere, revint d'Espagne, où l'espérance de recueillir une riche succession, mais dont il fut frustré, l'avoit conduit.

Contamine (c'est le nom de cet aimable cavalier) ne fut pas plutôt de retour à Paris, qu'il vint faire une visite à mes parens, qui le reçurent avec mille marques de politesse; & ce fut dans cette premiere visite où mon cœur éprouva qu'il n'étoit rien moins qu'insen-

sible : aussi jamais objet plus charmant ne s'étoit offert à mes regards ; mais , à l'extérieur le plus avenant & le plus capable de plaire , Contamine joignoit les qualités les plus estimables du cœur & de l'esprit. Il prêtoit à tout ce qu'il disoit une finesse de tour , une délicatesse d'expression , qui faisoit que l'on ne pouvoit se lasser de l'entendre. Comme il avoit été plus de trois ans hors du royaume , on le pria de raconter quelques aventures de son voyage ; & il en fit le récit avec tant de graces , & avec une vivacité d'imagination si plaisante , que mes parens , enchantés des charmes de sa conversation , le prièrent avec instance qu'il leur fît la grace de venir les voir souvent. Point d'inclination
qui

qui fût plus selon mon goût que celle là ; car j'avouerais que la vue de ce jeune cavalier m'étoit déjà devenue chere , au point que c'eût été un véritable sujet de chagrin pour moi , si j'eusse été obligée de renoncer au plaisir de le voir. Je ne fais s'il ne démêla pas dans mes regards une partie des choses qui se passoient dans mon cœur ; mais je crus lire dans les siens quelque chose de bien flatteur pour mon petit amour-propre.

Trois jours ne se passerent pas sans que je fusse instruite que mes conjectures étoient très-bien fondées. Contamine fit à mon frere une confidence du tendre & respectueux amour dont il étoit épris, & il le pria d'appuyer ses intérêts

auprès de moi; commission dont mon frere ne manqua pas de s'acquitter avec empressement. Il vint me trouver dans ma chambre; mais avant que de m'apprendre les intentions de son ami, il voulut sonder les miennes; & il s'y prit de façon, que je ne pus lui cacher le fond de mon cœur. Je vous vois, ma sœur, me dit-il, depuis quelques jours bien rêveuse, & je ne vous cache pas que j'en suis vraiment bien inquiet. Moi, mon frere, repris-je! moi rêveuse! si je le suis, c'est assurément sans le savoir; & je ne vois rien qui me donne sujet de l'être. Oh! me répondit-il, c'est-là être trop dissimulée avec un frere à qui vous devez plus de confiance; mais, ajouta-t-il, si je devine le sujet de

vos rêveries, me promettez-vous de me l'avouer ? Oui, lui répondis-je, si vous le devinez. Ça, me repartit-il, faites-moi la grace de me regarder pour savoir les secrets de votre cœur ; je n'ai qu'un seul mot à prononcer, si en l'entendant un rouge modeste ne vous monte pas au visage, j'avouerai bonnement que je me suis trompé dans mes conjectures : le cher Contamine, qu'en pensez-vous ? le trouvez-vous aimable ? mais ma foi, continua-t-il, je n'ai plus besoin de vous le demander, car voilà votre visage qui m'apprend bien franchement ce que je voulois savoir. Mais, qu'est-ce, ma sœur, vous ne me répondez pas ? & cet embarras, & ce baïssement d'yeux, à votre compte, s'il vous

plaît , qu'est - ce que tout cela signifie ? Oh ! à la fin , répondis-je , c'est pousser la curiosité trop loin ; & il faut convenir que j'ai un frere bien mauvais. Il est vrai , ma chere sœur , me repartit-il , que voilà une petite ruse dont je viens de me servir , que vous ne devez point du tout me pardonner. Mais je vais réparer le mal dont vous vous plaignez. Je vous ai arraché votre secret ; eh bien ! j'ai à vous en apprendre un autre très-intéressant ; & en même tems il s'acquitta de la commission dont son ami l'avoit chargé ; mais il m'en parla avec tant d'éloges , & il m'en fit un portrait si flatteur , il se montra si zélé pour ses intérêts , qu'il me laissa juger que je ne pouvois l'obliger davantage , qu'en

faisant un accueil favorable aux vœux de son ami. Il m'avoua même qu'il s'étoit engagé à lui ménager l'occasion de m'entretenir : ce qui ne tarda pas à arriver.

Mes parens eurent une visite à faire, qui devoit les tenir hors de la maison la moitié de la journée. Mon frere fit avertir Contamine de profiter de ce tems-là pour me venir voir. Je laisse à imaginer avec quelle ardeur son amour le fit voler auprès de moi. Je me promenois au jardin, lorsque mon frere me l'amena. Il m'eût été difficile de cacher l'émotion dont je fus d'abord saisie. Mon embarras, le rouge dont mes joues se couvrirent, ne firent que trop connoître ma sensibilité; & ce ne fut pas sans peine que je me remis du

trouble qui m'agitoit : mais ce qui m'inquiétoit le plus , c'est que j'avois lieu de craindre que mon frere , qui avoit pour Contamine l'amitié la plus tendre , ne lui eût fait une confidence des secrets de mon cœur : il eut cependant la discrétion de ne m'en rien laisser soupçonner.

La conversation fut d'abord générale , & roula sur des choses assez indifférentes ; mais mon frere , qui vouloit servir son ami , trouva bientôt un prétexte pour me laisser seule avec lui. Je ne rapporterai point les discours tendres & passionnés que me tint ce nouvel amant : mais que ses regards & ses soupirs me tenoient un langage bien plus persuasif encore , & bien plus touchant que ses dis-

cours ! & comment aurois-je pu me défendre de paroître sensible ? est-il rien qui se cache plus malaisément que l'amour ? l'avouerais-je ? j'avois commencé à aimer , avant même que je fusse que j'étois aimée : fut-il par conséquent difficile à mon amant de découvrir les progrès qu'il avoit faits dans mon cœur ? moi-même , le dirai-je ? j'eus la foiblesse de lui en faire l'aveu. Nous nous jurâmes un amour éternel ; & cet amour , je l'emporterai tout entier avec moi dans le tombeau. Je me promettois qu'il feroit le bonheur de mes jours ; mais , hélas ! que de larmes ne m'a-t-il pas fait répandre ! que de cruelles inquiétudes ne m'a-t-il pas causées ! mais je reviens.

Nous nous étions trop bien

- trouvés de ce premier entretien , pour ne pas nous ménager souvent le même plaisir. Durant trois mois , peu de jours se passèrent , où nous n'eussions la consolation de nous parler ou de nous écrire. Mon amant n'oublioit rien pour s'insinuer dans les bonnes grâces de mes parens , qui paroissoient toujours plus charmés de ses rares qualités , & qui lui rendoient toute la justice qui étoit due à son mérite. Il se flata que , prévenus comme ils l'étoient en sa faveur , ils écouteront sans doute favorablement les propositions qu'il avoit à leur faire.

Contamine étoit d'une famille dont la noblesse étoit incontestable ; mais il manquoit à mon amant une sorte de mérite qui seule étoit du

goût de mes parens , dont la cupidité avoit toujours réglé les vues : ainsi , peu accommodé des biens de la fortune , pouvoit-il espérer d'obtenir leur consentement pour l'union dont on avoit à leur parler ? Il ne laissa pas cependant que de prier un oncle qu'il avoit , & qui tenoit un rang dans la robe , de venir solliciter leur aveu : mais les choses tournerent ainsi que je l'avois conjecturé , c'est-à-dire , que mes parens ne répondirent que par un refus aux propositions qu'on leur fit. Il est vrai que ce refus ils l'adoucirent , en prétextant qu'ils avoient des raisons pour attendre encore quelques années , avant que de songer à quelque établissement pour moi. Quelle nouvelle plus affreuse que celle-là

pour mon tendre amant ! il en parut inconsolable. Mon frere partagea sa douleur , & il tenta tous les moyens qu'il put imaginer pour vaincre l'opiniâtre résistance de mon pere ; mais loin de réussir , il eut le cruel chagrin d'entendre que ce pere inflexible me menaçoit de toute sa colere , s'il apprenoit que je continuasse à entretenir aucun commerce avec l'infortuné Contamine.

Ce fut donc une nécessité pour nous de renoncer au doux plaisir de nous parler & de nous voir. Je connoissois trop la sévere rigidité de mon pere , pour ne pas être effrayée de ses menaces. Ainsi , je n'avois d'autre parti à prendre que de me soumettre à ses ordres. Une chose cependant qui me consolait

dans ma disgrâce, c'est que, privée de la satisfaction de parler à mon amant, j'avois du moins celle de recevoir souvent de ses lettres, & de lui en faire remettre des miennes, & c'étoit mon frere qui se chargeoit de ce double soin.

Mais m'attendois-je à la nouvelle persécution dont j'étois menacée ? Le baron d'Epernan eut occasion de me voir dans une compagnie où ma mere m'avoit conduite ; & je ne réussis que trop à lui plaire : mais je puis dire que sa vue fit sur moi des impressions bien différentes ; car il étoit d'une figure si rebutante, il avoit dans la physionomie & dans le regard je ne sais quoi de si mauvais & de si féroce, que dès ce premier moment je pris pour lui autant d'aversion, qu'il

avoit conçu pour moi d'amour : mais ce qui acheva de me prévenir contre lui , ce fut la liberté qu'il se donna de me faire des déclarations si peu polies , qu'elles ne pouvoient que m'offenser infiniment ; aussi y répondis-je de façon à avoir lieu de croire qu'il ne s'aviseroit pas de m'en faire de nouvelles : mais que je fus bien trompée dans mes espérances !

Le Baron , loin de se rebuter , ne devint que plus passionné. C'étoit un riche héritier : quel attrait par conséquent pour la cupidité de mes avides parens ! Il s'informa sans doute de leur caractère , & on ne manqua pas de lui apprendre que les richesses étoient le seul mérite dont ils faisoient cas. En falloit-il davantage au Baron pour

lui faire concevoir les plus flatueuses espérances ? Il ne songea donc plus qu'à les faire valoir ; il s'adressa à un ami de mon pere , à qui il déclara ses intentions , & qui se chargea de parler à mes parens. Il ne lui fut que trop aisé de leur faire écouter favorablement les propositions qu'il avoit à leur faire de la part du Baron. Ma foi lui fut engagée avant même que l'on eût consulté mon inclination. Je fus avertie du jour où j'aurois à recevoir une de ses visites ; & je fus menacée du sévère courroux de mes parens , si je ne lui faisois un accueil gracieux.

Petite façon , comme vous voyez , Monsieur , ajouta Mademoiselle de Leistre en interrompant son récit (c'est le nom de

cette demoiselle pour qui je venois d'exposer ma vie) qui devoit sans doute me plaire beaucoup. C'est le consentement de mes parens que l'on commence à solliciter ; car pour le mien , peut-être le comptoit-on pour rien ; mais peut-être désespéroit-on de l'obtenir , & l'on ne se trompoit pas. Mais voyons quel fut le succès de la visite que le Baron me rendit. Il étoit venu voir mes parens , qui le retinrent à dîner ; & ce fut après le repas , qu'ayant été laissée seule avec lui , je fus obligée de souffrir l'ennui de la plus insipide & de la plus grossiere de toutes les conversations.

Oh ! pour le coup , Mademoiselle , commença-t-il à me dire , vous ne vous en dédirez pas ; j'ai

fait parler en ma faveur l'autorité de vos parens , & dès demain , si je veux , vous serez la baronne d'Epernan. C'est un honneur , Monsieur , lui répondis-je , auquel je devrois sans doute me montrer bien sensible : mais me permettrez-vous , Monsieur , de vous dire que c'est ici une affaire d'où dépend le bonheur ou le malheur de ma vie , & que c'est autant mon goût que celui de mes parens que j'ai à consulter. Oh ! si cela est , Mademoiselle , je me suis donc bien trompé , car j'ai cru que , soumise aux volontés d'un pere , vous auriez dû vous en rapporter au choix qu'il a fait pour vous. Et j'aurois cru , Monsieur , repris-je , que vous n'ignoriez pas que la premiere démarche que vous auriez dû faire ,

eût été de savoir si je pouvois être sensible à vos vœux ; car sans doute vous voulez faire choix d'une épouse qui vous aime ; & je vous avoue bien franchement qu'il faudroit qu'il se fît dans moi un grand changement, pour que je fusse disposée à répondre à l'amour dont vous m'honorez. Oh ! que si , Mademoiselle , me répondit-il , vous m'aimerez , & je n'en fais aucun doute ; car , voyez - vous , il n'y a rien de tel que le mariage pour amener l'amour , & je veux vous en faire faire l'épreuve. Non , Monsieur , lui répartis-je , voilà ce qui n'arrivera certainement pas ; & si vous voulez m'en croire , vous remercierez mes parens de leurs bonnes intentions , comme je vous remercie de celles dont

vous m'avez honorée. Ah ! ce n'est pas ainsi que je l'entends , me répondit-il ; votre parole m'est engagée par vos parens , & vous me la tiendrez , s'il vous plaît. Eh ! non , Monsieur , lui repliquai-je , finissons de grace ; je crois vous avoir assez fait connoître à quoi vous devez vous en tenir ; ainsi faites , si vous voulez , vos réflexions , car les miennes sont toutes faites , & je n'en ai point de nouvelles à faire.

Je ne doutois point que c'étoit par-là m'exposer à toute la sévérité du courroux d'un pere inexorable : mais les horreurs de la mort m'auroient-elles autant effrayée que l'hymen auquel l'on vouloit me contraindre ?

J'instruisis par une lettre le mal-

heureux Contamine de la violence que l'on vouloit faire à mon choix ; mais je lui marquois que rien ne pourroit me faire manquer à la fidélité que je lui avois jurée , & que dussai-je m'exposer au courroux de mes parens , leurs menaces ne seroient point capables de me faire accepter l'époux odieux qu'ils me destinoient.

L'on s'imagine assez que le Baron ne manqua pas de rendre compte à mon pere de l'accueil que je lui avois fait ; & Dieu fait quels reproches j'eus à essuyer ; mais je les souffris plus patiemment que la dure gêne à laquelle je fus condamnée. On m'obligea de ne point me plaindre des importunes assiduités que le Baron me rendoit ; ce qui dura pendant trois mois ,

qui me parurent trois siècles entiers ; mais je fus enfin délivrée de cette cruelle contrainte , lorsque je m'y attendois le moins : voici à quelle occasion.

Point de défauts que l'on ne pût reprocher au Baron , & dont il ne donnât chaque jour des marques ; mais l'on pouvoit dire que la fureur de médire , étoit son défaut caractéristique : amis , ennemis , parens , maîtresse , personne qui fût à couvert de ses traits satyriques. Je savois qu'il avoit tenu de moi des discours très-offensans ; peut-être mes parens ne s'en seroient-ils pas beaucoup formalisés ; mais ils apprirent , à n'en pouvoir douter , qu'il avoit poussé l'insolence jusqu'à faire sur leur compte des railleries très-

outrageantes : ce qui les piqua de façon que M. le Baron fut prié poliment de ne plus se présenter à leurs yeux.

Je rendis graces au ciel d'une pareille fortune ; car je ne croyois pas qu'il pût m'en arriver une meilleure. Je me flatai même que mes parens voudroient bien ne plus me gêner dans mon choix : mais trompeuse espérance ! il falloit à l'aimable Contamine le seul, mais principal mérite qui lui manquoit , quelques mille livres de revenu de plus ; & on n'auroit pas hésité d'assurer son bonheur & le mien.

Désespérée de l'opiniâtre résistance de mes parens , & outrée de dépit de ce que je ne pouvois espérer de voir mon amant , je

crus que pour m'en faciliter les moyens, je n'avois d'autre parti à prendre que celui de demander à entrer dans un couvent. Un pareil dessein s'accordoit trop bien avec les vues intéressées de mes parens, pour que je craignisse qu'ils n'y donnassent pas les mains : aussi ne me fut-il pas difficile d'obtenir leur consentement ; ils me firent même la grace de vouloir bien me laisser choisir le couvent qui me plairoit le plus ; & je fis choix de celui où je prévoyois que ma liberté seroit le moins gênée.

Je demandai cependant en y entrant, que l'on me laissât trois mois pour éprouver ma vocation : grace que j'eus bien de la peine à obtenir ; & je ne cacherai pas que ce fut cette dureté de mes parens,

qui vouloient me sacrifier à leur cupidité, qui m'engagea à recourir à des extrémités dont le souvenir doit me couvrir d'une éternelle confusion. C'est ici, Monsieur, ajouta Mademoiselle de Leistre, où j'ai à vous faire l'aveu des plus humiliantes foiblesses; & loin de chercher à les excuser, j'avoue qu'elles doivent être pour moi le sujet du plus cruel repentir. C'est pour les pleurer continuellement que je suis déterminée à m'ensevelir pendant toute ma vie dans l'obscurité d'un cloître. Mais je reprends le fil de mon histoire.

Contamine ne fut pas plutôt averti de mon entrée dans le couvent, qu'il vint m'y faire visite. Je ne chercherai pas à exprimer les transports de joie auxquels il

se livra en me voyant. Il vouloit me parler , & la tendre émotion dont il étoit saisi , lui en ôtoit la force : chere & aimable Lucinde , rendre & fidele amante ! s'écria-t-il plusieurs fois ; & il ne put m'en dire davantage. Aussi attendrie que lui , je laissai à mes regards le soin de lui marquer la joie dont sa vue me pénétoit. J'ai enfin , me dit-il , le doux plaisir de vous revoir ; mais ce plaisir , puis-je espérer de le goûter long-tems ? car , quel est le dessein qui vous a conduit ici ? est-ce pour vous y engager par des vœux qui m'ôteront pour toujours l'espoir de vous posséder ? Non , en vérité , Monsieur , lui répondis-je , ce ne fut & ce ne sera jamais-là ma pensée. Mais , me repartit-il , c'est-là

cependant ce que vous avez fait
espérer à vos parens : & pouvez-
vous vous flater , que lorsque les
trois mois que vous en avez obtenu
seront écoulés , ils seront d'hu-
meur de vous accorder un plus
long délai ? ah ! chere Lucinde ,
ajouta-t-il , que manqueroit-il à
notre commun bonheur , si vous
vouliez vous dérober à la violence
dont on vous a menacée ? Mais ,
hélas ! le puis-je ? Eh ! oui , Made-
moiselle , me répondit mon amant ,
vous le pouvez , si vous voulez ne
prendre de loi que votre amour ;
car croyez-vous que l'autorité de
vos parens aille jusqu'à leur donner
droit de vous sacrifier à leurs vues
intéressées , dans un choix d'où
dépend la félicité de votre vie ? ne
devez-vous consulter que leur
cupidité ;

cupidité; & ne rendra-t-elle pas excusable la démarche que j'ai à vous proposer ? par une union secrète ne pouvez-vous pas ?.... Eh ! non , Monsieur , de grace , lui répondis-je avec vivacité en l'interrompant , ne m'en parlez pas , je n'y consentirai jamais ; & si mon bonheur & ma gloire vous étoient chers , vous ne vous seriez point avisé de me parler d'un pareil projet. Eh bien ! Mademoiselle , me repartit-il , donnez donc à vos parens la satisfaction qu'ils desirent ; consentez à devenir la victime de leur avarice ; mais soyez assurée que dans le même moment que vous leur aurez fait ce sacrifice , vous me verrez vous en faire un de ma vie.

Quelqu'effrayantes que fussent

H

pour moi de pareilles menaces , elles ne purent cependant me déterminer à me prêter aux desirs de mon amant. Il se passa même plus de deux mois sans que je pusse approuver le dessein qu'il me proposoit ; mais l'inflexible dureté de mes parens , qui vouloient que je me déterminasse promptement à prendre le voile , me révolta au point què j'instruisis Contamine par une lettre , que je n'opposerois plus d'obstacles à ses vœux ; & que je lui marquai de me venir parler le lendemain , pour que nous convînssions ensemble des arrangemens que nous avions à prendre pour l'exécution de notre dessein. Il vint en effet le lendemain , & nous conclûmes que nous passerions en Flandre , où il

avoit des parens qui y tiennent un rang distingué , & que nous nous jurerions une foi mutuelle à la face des autels , sans rien oublier de tout ce qui pourroit rendre notre mariage indissoluble. Mais comment échapper du couvent où j'étois ? c'étoit - là le point qui m'embarrassoit le plus : je consentois bien à fuir avec mon amant ; mais je voulois que nos mesures fussent si bien concertées , que nous n'eussions pas à craindre d'être surpris dans notre fuite.

Deux jours se passerent à imaginer les moyens les plus sûrs dont nous pourrions nous servir pour exécuter sans danger notre projet ; mais aucun de ceux que Contamine me proposoit , qui ne me parût périlleux ; & je n'étois gueres

plus contente de ceux qui se présentent à mon esprit. Cependant après bien des réflexions , un moyen auquel je m'arrêtai , fixa mes irrésolutions.

J'écrivis sur le champ à mon amant , pour l'avertir qu'il m'envoyât secrètement des habits de cavalier , & qu'il se tînt le lendemain à une heure de nuit que je lui marquois à la porte du couvent , & que je serois exacte à m'y rendre à la même heure. Je lui marquois aussi qu'il tînt deux chevaux prêts , & que tout fût disposé de façon que rien ne retardât notre départ ; mais je ne crus pas devoir lui apprendre le moyen que j'emploierois pour me rendre entre ses bras.

Il exécuta ponctuellement les

ordres que je lui avois donnés. Les habits que je lui avois demandés me furent remis par des personnes dont je ne pouvois me défier : voici le moyen que j'imaginai pour l'exécution de mon dessein.

Ma chambre étoit assez voisine de l'appartement de Madame l'abbesse, qui étoit une jeune dame très-aimable, & dont la vocation ne fut sans doute jamais pour le couvent ; mais comme quantité d'autres victimes infortunées, elle étoit devenue celle de l'ambition ou de la cupidité de ses parens : mais par une intrigue conduite secrètement, la jeune dame tâchoit de se dédommager de la violence que l'on avoit faite à sa vocation pour le monde.

Un jeune cavalier lui rendoit de fréquentes visites nocturnes , & je m'en étois apperçue. J'épiai pendant quelques jours l'heure à laquelle il entroit dans le couvent , & à laquelle il en sortoit ; & je crus qu'il ne me seroit pas bien difficile de m'échapper moi-même du monastere , à la faveur du déguisement , pour lequel j'avois demandé tous les habits qui m'étoient nécessaires.

Je descendis donc dans le jardin , lorsque je crus que l'heure où le cavalier dont j'ai parlé devoit sortir du couvent , approchoit. Je m'étois glissée contre la porte qu'on devoit lui ouvrir , & où mon amant devoit m'attendre , de façon que la porte ne fut pas plutôt ouverte , que je sortis brusque-

ment. Je ne craignois pas que l'abbesse (car c'étoit elle qui conduisoit son jeune amant) fût tentée de me poursuivre ; sans doute s'imagina-t-elle que j'étois l'amant de quelqu'une de ses religieuses , à qui on rendoit , comme à elle , des consolantes visites nocturnes.

Quoi qu'il en soit , me voilà sans péril échappée de mon monastère , & rendue entre les bras du cher Contamine , qui m'attendoit avec tous les mouvemens d'une impatience extrême. Pour l'intérêt de notre sûreté , nous devions user dans notre fuite de la plus grande diligence ; aussi ne perdîmes-nous pas un seul moment : tout étoit prêt pour notre départ , & nous n'eûmes plus qu'à monter à cheval. Mais nous ne fûmes pas plutôt

hors des portes de Paris, que, fatiguée de la mauvaise nuit que j'avois passée, je me sentis d'une si grande foiblesse, qu'il me fut nécessaire de descendre dans la première auberge que nous rencontrâmes sur la route, & où, pour reprendre des forces, je fus obligée de m'arrêter plusieurs heures.

Funeste foiblesse, hélas! s'écria Mademoiselle de Leistre dans cet endroit de son récit, & qui a occasionné les étranges malheurs dont vous avez été témoin, Monsieur, me dit-elle!

Le baron d'Epernan avoit une de ses terres à quelques lieues de Paris. Le malheur voulut que, presque à la même heure que nous étions remontés à cheval, Conta-

mine & moi , pour continuer notre route , le Baron , suivi d'un de ses valets , sortît de son château pour venir à Paris , de façon que nous ne pouvions manquer de nous croiser en chemin.

J'avois apperçu de loin le Baron ; & mon premier mouvement fut de retourner sur mes pas. Je me rassurai cependant , parce que je me flatai que mon déguisement ne lui permettroit pas de me reconnoître. Mais mon image se trouvoit malheureusement trop profondément gravée dans le cœur de ce scélérat. Il me reconnut , & forma sur le champ le dessein de me sacrifier à sa brutale passion. Vous n'irez pas plus loin , Mademoiselle , me dit-il , dès qu'il m'eût reconnue , & vous trouverez

bon, s'il vous plaît, que je ne laisse pas échapper une si belle occasion de vous témoigner mon amour ; & ravisseur pour ravisseur, je crois que vous ferez mieux entre mes mains qu'entre celles d'un autre. Mon amant, devenu furieux, se dispoisoit à fonder, l'épée à la main, sur cet insolent : mais le bonheur ne seconda pas son courage. Le cruel d'Epernan, aidé de son valet, ministre ordinaire de ses infâmes plaisirs, se jeta avec tant de fureur sur mon malheureux amant, qu'ils l'eurent bientôt sacrifié à leur rage.

Je le vis ce cher amant que j'adorois, & que j'adorerai toujours ; je le vis renversé de son cheval, étendu à terre, & baigné dans son sang. Toute hors de moi-même,

je ne consultai plus les périls où j'allois me livrer ; je voulus venger la mort de ce tendre & fidele amant. D'une main tremblante je tirai deux coups de pistolet , mais qui ne portèrent pas. Désespérée de ce mauvais succès , je mets l'épée à la main ; mais étoit-il bien difficile de me désarmer ? Les scélérats rirent de mes impuissantes menaces. Je ne pus opposer à leur violence qu'une vaine résistance. Le cruel Baron me saisit entre ses bras , & suivi de son valet , il m'emmena dans le plus épais de la forêt , où j'allois être immolée à sa brutale passion , si votre courage n'étoit venu m'arracher aux périls qui menaçoient mon innocence.

Ainsi finit le récit que Made-

moiselle de Leistre me fit de ses cruelles aventures. Je n'oubliai rien pour la consoler, & pour la détourner du dessein qu'elle méditoit, de se retirer dans un couvent. Mais ses pleurs recommencerent à couler en si grande abondance, qu'il ne me fut pas possible de les essuyer. Elle attendoit avec impatience l'arrivée de son frere, & elle commençoit même déjà à se plaindre de sa lenteur, lorsque le bruit d'un carrosse se fit entendre à nos oreilles. Ah ! c'est mon frere, s'écria-t-elle alors, je n'en doute point; mais de quel œil me verra-t-il? comment oserai-je me présenter devant lui? quel opprobre dont je viens de couvrir ma famille! Elle parloit encore lorsque ce cher frere entra dans la

chambre où nous étions : Sœur infortunée , s'écria-t-il en se jetant à son col , quels malheurs plus étranges que ceux que votre lettre vient de m'annoncer ! Mais pourquoi vous être défiée de ma tendre amitié ? que ne m'avez-vous fait le confident de vos desseins ? peut-être n'auroient-ils pas eu un si funeste succès. Ce cher frere s'adressa ensuite à moi , & me rendit les plus vives actions de graces. Que ne vous dois-je point , Monsieur , me dit-il ? pourrai-je jamais oublier que c'est à votre intrépide courage à qui ma sœur doit le salut de son honneur & de son innocence ? aussi comptez , Monsieur , que chaque moment de ma vie sera consacré à vous témoigner la vivacité de ma reconnoissance. Il

demanda à sa sœur qu'elle lui fît un détail circonstancié de tout ce qui lui étoit arrivé : ce qu'elle fit , non sans révéler par les plus grands éloges le foible service que je lui avois rendu. Elle témoigna ensuite la répugnance extrême qu'elle auroit à se présenter devant les yeux de ses parens ; mais son frere la rassura , en lui apprenant qu'ils étoient eux-mêmes pénétrés de la plus vive douleur pour la dureté dont ils avoient usé à son égard , & qu'ils se reprochoient tous les malheurs dont elle venoit d'être accablée : il ajouta que sa fuite n'étant pas encore ébruitée , il étoit nécessaire qu'elle montât promptement en carrosse pour revenir à Paris.

Je voulus me défendre de les

accompagner ; mais je prévoyois bien qu'on ne me laisseroit pas dans la misérable cabanne où j'étois. Vos affaires, Monsieur, me dit le frere de Mademoiselle de Leistre , vous appellent à Paris ; & j'espere que vous voudrez bien ne pas refuser à mes parens la consolation de vous faire l'accueil que vous méritez , & de vous témoigner une partie de la reconnaissance que vous êtes en droit d'exiger. Comptez qu'en mon particulier je ne me croirai heureux que lorsque vous me fournirez l'occasion de vous prouver que je vous suis entièrement dévoué.

Le triste état de mes petites affaires ne me permettoit pas de refuser des offres si obligeantes. Il me restoit si peu d'argent, qu'il

eût suffi à peine pour fournir à la dépense de quelques jours : ajoutez à cela que j'étois sans nipes & sans hardes. Voyez la belle figure que j'aurois pu faire en arrivant à Paris , où j'aurois été obligé d'attendre peut-être long-tems les secours que je me promettois de la générosité de ma bienfaitrice. Je consentis donc , après avoir fait quelques petites façons , au parti que l'on me proposoit. Me voilà monté en carrosse , & dans moins de trois heures nous voilà rendus à Paris , où nous arrivâmes avant le jour. C'est chez les parens de Mademoiselle de Leistre que nous arrivons , & qui m'accablent d'un déluge de politesses. Les termes sembloient leur manquer pour exprimer la gratitude dont ils

paroissoient pénétrés ; mais ce qui me consola infiniment , c'est que loin de faire à leur fille infortunée les reproches auxquels elle s'attendoit sur ses malheurs , & se les reprocher , elle s'étoit jetée en arrivant à leurs pieds , qu'elle arrosoit de ses larmes : mais leur tendresse ne put la laisser long-tems dans cette touchante posture ; ils la releverent avec vivacité , se jeterent à son col , & mêlerent leurs pleurs aux siens. Une scène si attendrissante me toucha au point , que je ne pus retenir mes larmes.

Il fallut que cette demoiselle fît une seconde fois le triste récit de ses funestes aventures ; & une seconde fois elle fit souffrir ma modestie par les louanges qu'elle donna à mon généreux courage ;

ce qui m'attira de nouvelles actions de graces de la part de ses parens , qui , après quelque tems , eurent la politesse de me conduire eux-mêmes dans un superbe appartement , que j'ai occupé jusqu'au moment , où un heureux événement me rappella en Hollande.

Le besoin que j'avois de prendre du repos , fit que je ne me fus pas plutôt mis au lit , que je m'endormis du sommeil le plus profond , dont je prolongeai le tems jusqu'à cinq heures du soir. Je ne faisois que m'éveiller , lorsque M. de Leistre le fils entra dans ma chambre pour me demander comment j'avois passé la nuit , ou plutôt le jour ? car il étoit plus de quatre heures du matin lorsque je me couchai. On ne peut mieux , Mon-

sieur , lui répondis - je , & me voilà à merveille remis des fatigues de mon voyage. Voyons donc , mon cher ami , me repar- tit-il en m'embrassant tendrement (car vous me permettrez de ne plus vous appeller d'un autre nom) ce que nous pourrons faire pour vous divertir , & pour vous épar- gner tout moment d'ennui. Eh ! pourrois-je , Monsieur , lui répon- dis-je , en avoir dans une compa- gnie aussi aimable que la vôtre ? Laissons , s'il vous plaît , me repar- tit-il , tout compliment ; com- mençons à faire régner entre nous un air de cordialité & de franchise , qui marque la tendre & sincere amitié dont je veux que nous soyions unis ; vous avez déjà la mienne toute entiere , & j'espere

que peut-être vous ne me jugerez pas indigne de la vôtre : du moins suis-je bien résolu de ne rien oublier pour la mériter. Mais vous ne savez pas, ajouta-t-il, que j'ai une grace à vous demander, & je ne vous quitterai point que vous ne l'ayiez accordée ; c'est qu'il faut que vous ayiez la bonté de me mettre un peu au fait de vos affaires, vous réservant cependant les secrets que vous êtes peut-être intéressé à tenir cachés. Vous me voyez confus, Monsieur, repris-je, des marques de bonté dont vous m'honorez ; & lorsque je me serai fait connoître à vous, vous conviendrez que je ne mérite point que... Encore une fois, mon cher, me répliqua-t-il en m'interrompant, je vous le demande en grace ;

agisse
comm
amis
fianc
Je
coût
mais
fianc
rass
que
faire
mon
con
l'En
tenc
j'en
qui
ave
ma
qui
&

agissez , je vous prie , avec moi comme avec le meilleur de vos amis. Je vous demande cette confiance , ne me la refusez pas.

Je compris qu'il m'en alloit coûter le récit de mon histoire ; mais ma misérable & obscure naissance étoit le point qui l'embarassoit , & c'étoit cependant par-là que j'avois à commencer. Il fallut faire quelque petite violence à mon orgueil : car pouvois-je sans confusion avouer que je n'étois l'Enfant à personne , & que je ne tenois à personne sur la terre ? j'en fis cependant l'humble aveu , qui fut suivi du récit sincere des aventures les plus intéressantes de ma vie. Je n'oubliai pas le tour qui m'avoit été joué à Cambrai ; & ce fut en l'apprenant que le

généreux de Leistre jugea des secours qu'il pouvoit me prêter.

Voilà en vérité, me dit-il, dès que j'eus achevé de parler, des aventures bien extraordinaires que vous venez de me raconter ; mais j'espère que tout ceci tournera à votre avantage. Vous êtes d'une figure aimable : mon pere a du crédit & des amis puissans ; comptez sur son empressement à avancer votre fortune : mais je ne songe pas, ajouta-t-il en s'interrompant, que j'ai quelques ordres à donner qui vous regardent ; ainsi souffrez, mon cher ami, que je vous quitte : je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Je ne savois gueres ce que signifioient ces ordres dont il me parloit ; mais je ne fus pas long-tems dans cette incertitude. J'allois me

lever , lorsqu'un valet qui entra dans mon appartement, m'apporta du linge très-fin , une robe de chambre, & un habit de très-bon goût , qui avoit été fait pour de Leistre, dont la taille approchoit assez de la mienne , & qu'il n'avoit pas encore porté. Pouvois-je n'être pas sensible à des attentions si prévenantes ? Je voulus renvoyer le valet qui étoit demeuré dans ma chambre , mais je ne pus me défendre d'accepter les services qu'il me prêta pour m'habiller & pour me friser. Il étoit encore occupé après ma tête , lorsqu'un tailleur se présenta pour me prendre mesure de plusieurs paires d'habits, qui me furent apportés quelques jours après.

Voilà , me dis-je en moi-même ,

mes petites affaires en bon train. La fortune me rit, & je n'ai plus qu'à pousser à la roue. J'ai dit que j'étois beau garçon, & je pouvois le dire sans me flater; mais quoique ma bienfaitrice fût très-généreuse, j'avois toujours été vêtu fort simplement; & je me voyois mis d'une propreté charmante. Le baigneur avoit employé après mes blonds cheveux, bouclés naturellement, & qui me descendoient jusqu'à la ceinture, tout le secours de son art; & une glace que je consultai, & qui me rendoit ma figure toute entière, me fit connoître que je pouvois être content de ses soins.

Peut-être me dira-t-on que c'est là une foiblesse peu pardonnable, j'en conviens; aussi ai-je déjà
avoué

avoué que j'étois un peu femme par le desir de plaire ; je me sentoís une sorte de mérite, c'étoient quelques graces extérieures dont je pouvois tirer avantage , & j'étois bien aise de les faire valoir. J'allois sortir de ma chambre , lorsque de Leistre y rentra. Bien des remercimens que je lui fis ; je laissai parler mon cœur , & il étoit pénétré d'une reconnoissance bien vive pour la maniere généreuse dont on avoit prévenu mes desirs. Vous voilà charmant , mon cher , me dit mon ami. Il est vrai que , graces à vos bontés , me voilà mis de façon à ne pouvoir presque plus me reconnoître moi-même ; & je suis assuré qu'il n'y a personne qui , en me voyant , ne gage que je suis l'Enfant à quelqu'un ; & ce

quelqu'un cependant , ajoutai-je , vous savez que je serois fort embarrassé s'il m'en falloit dire des nouvelles. Je fais aussi , me répondit-il , que ce n'est point-là un point qui doive beaucoup vous inquiéter ; il suffit que la noblesse de vos sentimens me fait assez conjecturer celle de votre origine , qui se découvrira quand elle pourra ; mais voyons , continua-t-il , comment employerons - nous le tems qui nous reste jusqu'au souper ? êtes-vous d'humeur de venir à la comédie ? je crois que c'est ce que nous avons de meilleur à faire : dites-moi si vous voulez que je fasse mettre les chevaux au carrosse.

Point de partie qui fût plus de mon goût que celle que l'on me

proposoit, & je ne le cachai point. De Leistre donna ses ordres, & nous voilà montés en carrosse. Nous arrivons à la comédie. Mon ami fait prendre des billets par son valet, & il me conduit dans une loge : c'étoit Andromaque que l'on représentoit. Quelle actrice, grands dieux ! que cette Andromaque : quelle tendre émotion ne me causa-t-elle pas ! & que de larmes ne me fit-elle pas répandre ! De Leistre eut beau rire de la bonne-foi avec laquelle je pleurois ; mes larmes allèrent leur train jusqu'à la fin de la piece. Ce n'est pas cependant que mes yeux fussent demeurés oisifs ; trop d'objets charmans s'offroient à mes regards pour ne pas partager mon attention. Je les promenois cepen-

dant assez indifféremment de tous côtés; mais une jeune dame enfin les fixa entièrement; & je ne vis qu'avec peine le moment s'approcher où j'allois cesser de m'enivrer du plaisir de la voir. Mais pouvois-je espérer la bonne fortune qui m'attendoit ?

Nous étions descendus, & nous attendions que l'on nous amenât notre carrosse, lorsque la dame, dont la vue m'avoit causé de si agréables distractions, passa devant nous, & s'arrêta pour parler à mon ami. Savez-vous, mon cher cousin, lui dit-elle, que je ne suis point du tout contente de vous ? Eh ! comment donc, Madame, lui répondit de Leistre ? Comment, reprit cette dame, c'est que lorsqu'on n'a pas le cœur

tendre , il faut du moins savoir ne pas rire des larmes que l'on voit répandre. Il est vrai , Madame , répondis-je , que c'est-là une dureté que je ne dois point pardonner à Monsieur. Et je vous conseille , Monsieur , me dit cette dame , de ne point vous laisser séduire par son exemple ; & croyez que les pleurs ne pourront jamais que vous faire honneur dans l'esprit des dames. Et c'est , Madame , lui repartis-je , leur estime seule que je me ferai toujours gloire de rechercher.

Peut-être ce court entretien eût-il duré plus long-tems , si l'on ne fût venu avertir la charmante dame à qui je parlois , que son carrosse l'attendoit. Vous verrai-je demain , Monsieur , dit-elle en

s'adressant à mon ami ? car ne croyez pas être quitte des reproches que j'ai à vous faire ; & je serois charmée que Monsieur (c'est à moi à qui on parle) fût témoin de la maniere dont je vous les ferai. Eh bien ! ma chere cousine , lui répondit mon ami en lui présentant le bras pour l'aider à monter en carrosse , ce sera donc demain que vous me ferez voir que je suis plus coupable que je ne le crois.

Vous voyez , mon cher , me dit mon ami , comment à votre occasion voilà des reproches que je m'attire. Mais , ajouta-t-il , que pensez-vous de cette querelle que l'on me fait ? n'en augurez-vous rien de bon pour vous ? pour moi , ou je me trompe fort , ou je crois que ma chere parente ne vous a pas vu

d'un œil indifférent. Eh ! pensez-vous , Monsieur , lui répondis-je , que j'ose me flater jusqu'au point de croire ? Oh ! ma foi , me repartit-il en m'interrompant , vous en croirez tout ce que vous voudrez ; mais demain vous verrez si je me suis trompé dans mes conjectures.

Il me demanda ensuite mon sentiment sur les acteurs & sur la piece qu'ils venoient de représenter ; & je lui dis que je n'avois jamais rien vu de mieux exécuté. Et je trouve , me répondit-il , que ces misérables acteurs ont presque tous aujourd'hui joué leur rôle d'une maniere épouvantable ; aussi avez-vous été témoin qu'on ne leur a pas épargné les coups de sifflet. Mais nous irons demain à l'opéra ,

& vous pouvez vous promettre d'avance le plaisir d'y voir d'habiles actrices, & dont la voix vous enchantera.

Nous descendîmes cependant de carrosse, & nous allâmes tout de suite nous mettre à table, où j'apportai un merveilleux appétit. On m'avoit placé auprès de Mademoiselle de Leistre, qui, malgré la profonde tristesse à laquelle elle paroissoit livrée, eut pour moi durant le repas les attentions les plus prévenantes. J'appris qu'elle devoit le lendemain rentrer dans un couvent, mais non dans celui d'où elle s'étoit échappée. Quoique sa fuite n'eût pas encore été ébruitée, ses parens avoient écrit à Madame l'abbesse, qui, intéressée elle-même pour les raisons que

j'ai dites , à garder le secret , dit à ses religieuses que Mademoiselle de Leistre étoit allée passer quelques jours dans sa famille. Mais parlons de mes intérêts particuliers.

N'ai-je pas lieu de craindre que l'on ne vienne à soupçonner que je fusse l'auteur de la mort du baron d'Epernan & de son domestique ? j'étois bien éloigné de me reprocher l'action généreuse que j'avois faite ; mais les suites de cette action ne pouvoient-elles pas être pour moi un vrai sujet de frayeur ? on me rassura cependant , en me faisant comprendre qu'outre qu'il n'y avoit point de témoins qui pussent déposer contre moi , l'on ne pourroit que me louer lorsque l'on sauroit que pour arracher une

innocente victime à la brutale passion de ce scélérat, je n'avois pas craint d'exposer ma vie ; il fut cependant conclu que je garderois un profond secret sur tout ce qui s'étoit passé.

Ce fut M. de Leistre le pere , magistrat respectable , qui me donna ce conseil , que je m'étois déjà donné à moi-même. Il passa aussi aux intérêts de ma fortune ; & ce qu'il me dit , me fit juger que son fils , à qui j'avois fait le récit de mon histoire , l'avoit mis au fait de ma naissance & de toutes mes aventures.

Vous avez , Monsieur , me dit-il , plus de mérite qu'il n'en faut pour vous produire avec avantage dans le monde , & vous pouvez vous promettre que par-tout on

vous fera un accueil gracieux : mais à quoi aboutiront toutes les politesses que vous recevrez ? avanceront-elles votre fortune ? nullement ; & c'est cependant-là le point qui vous intéresse le plus. Ainsi examinons ensemble quel parti vous voulez prendre ; celui des armes ! mais vous êtes étranger ; & c'est là un titre qui vous empêchera de faire dans le métier de la guerre un certain chemin : pour moi , je ferois d'avis que vous tournassiez vos vues du côté des finances ; point d'autre voie plus sûre & plus courte pour faire la plus rapide fortune ; & heureusement j'ai des amis puissans dont j'emploierai volontiers le crédit en votre faveur ; & pas plus tard que demain je vous donnerai une

lettre pour Madame de Rincour ; c'est la femme d'un fermier général ; & je ne doute pas qu'elle n'ait égard à ma recommandation.

Je rendis mille actions de graces à mon bienfaiteur , pour le zele qu'il montrait pour mes intérêts ; & je le priai de vouloir me continuer l'honneur de sa protection , lui promettant que je ne ferois jamais rien qui pût m'en rendre indigne.

Tel fut le sujet intéressant de notre entretien pendant le repas. On sortit de table , & je me retirai dans mon appartement , où mon ami eut la politesse de me conduire. L'on venoit de me fournir matière à trop de réflexions pour que je pusse m'abandonner si-tôt au sommeil ; aussi passai-je une

bonne partie de la nuit sans me sentir la moindre envie de dormir ; mais j'avoue que les intérêts de ma fortune occupèrent moins mes pensées que ceux de mon amour. Cette aimable dame que j'avois vue à la comédie , cette chere parente de mon ami , avoit laissé son image profondément gravée dans mon cœur ; & c'étoit avec la plus délicate complaisance que je m'en rappellois les traits charmans : je réfléchissois aussi sur les reproches qu'elle avoit faits à son parent à mon occasion , & je croyois pouvoir en tirer des conjectures favorables à mes vœux. Mais , me disois - je en moi-même , cette dame , à qui je suppose que ma figure ne déplait point , voudra sans doute savoir ma naissance &

mon nom ; & comment m'appellé-
je , Veillem ? & puis quoi encore ,
Veillem ? & toujours Veillem tout
court ; n'est-ce pas-là un nom qui
annonce une naissance bien illus-
tre ? mais quoi ! Monsieur , me
dira-t-on , n'avez-vous pas un autre
nom ? celui de votre famille , pour-
quoi ne le pas porter ? & ne voilà-
t-il pas qui suppose que je suis
l'Enfant à quelqu'un ? avouerai-je
que je ne suis l'Enfant à personne
sur la terre , que je suis étranger à
tout le monde , que je ne fais à qui
je dois ma naissance ? mais bon ,
me dis-je à moi-même , ne voilà-
t-il pas un point bien embarrass-
sant ? au nom de Veillem il ne
s'agit que d'en ajouter un autre :
eh bien ! ajoutons-le. Combien
qui s'avisent de se donner des

noms que leurs parens n'ont jamais porté: que risqué-je à suivre leur exemple? Après avoir bien réfléchi sur le nom que je me donnerois, je me déterminai enfin à prendre celui de Frise, auquel je jugeai à propos d'ajouter le titre de chevalier; me voilà donc devenu le chevalier de Frise: & ce fut avec ce titre de nouvelle date que je m'endormis.

J'ai dit que Mademoiselle de Leistre devoit se retirer le lendemain dans un couvent, quoique ses parens n'eussent rien oublié pour la détourner de ce dessein: elle ne voulut pas l'exécuter sans venir me faire ses adieux, qu'elle accompagna de mille remerciemens très-obligeans. Ce fut Madame sa mere qui, dès que je fus levé, la

conduisit elle-même dans mon appartement. Je ne m'attendois pas à une pareille visite, que je ne pus recevoir sans quelque confusion. J'espère, Monsieur, me dit cette demoiselle en me quittant, que vous me ferez la grace de ne point m'oublier; & je vous promets que je vous conserverai un éternel souvenir des obligations infinies que j'ai à votre générosité; je ne puis vous en témoigner ma reconnoissance; mais c'est-là un devoir dont mes parens s'acquitteront pour moi avec empressement.

J'aurois été attendri de voir une si aimable personne aller ensevelir ses jeunes charmes dans l'obscurité d'un cloître, si l'air de contentement qui étoit peint sur son visage,

ne m'eût fait connoître que son choix seul avoit décidé du parti qu'elle prenoit ; le monde lui étoit devenu odieux , & elle y renonça par des vœux solennels une année après qu'elle fut entrée dans le couvent. Mais je reprends le fil de mes aventures.

Que d'occupations, ou amusantes, ou intéressantes qui doivent dérober tous les momens de cette journée ! j'ai une visite à faire avec mon ami à son aimable parente ; je dois remettre une lettre à Madame de Rincour ; & l'opéra dont on m'a parlé comme d'un divertissement qui ne laisse rien à desirer aux oreilles & aux yeux : n'y avoit-il pas bien-là de quoi m'occuper , ou agréablement , ou utilement durant tout le jour ? commençons

par ce qui flatoit le plus mon amour.

De Leistre avoit accompagné sa chere sœur qui étoit allée se renfermer dans un couvent. Il ne fut pas plutôt de retour à la maison, qu'il vint me trouver dans ma chambre. Vous ne savez pas, me dit-il, que nous sommes tous deux invités à dîner ; & je vous laisse à deviner qui nous a fait cette invitation. Voilà, lui répondis-je, ce que je ne devinerais jamais. Je ne fais qu'arriver dans cette ville, & je crois n'y être connu de personne. Eh ! quoi donc, me répondit mon ami, avez-vous donc oublié ce qui se passa hier au sortir de la comédie ? eh bien ! ajouta-t-il, pour vous ôter la peine de fatiguer votre imagination à deviner, vous

appre
coufi
nous
avou
qu'il
de co
feroi
me f
ajou
me
feres
dans
conc
mes
bien
doit
& f
pau
d'au
ter :
j'en

apprendrez que c'est ma chere cousine, qui m'a fait avertir qu'elle nous attendoit à dîner; & je vous avoue franchement que je crois qu'il y a un peu plus de la moitié de cette invitation pour vous. Ce seroit-là, repris-je, un peu trop me flater si j'osois le croire: mais, ajoutai-je, faites-moi la grace de me dire sur quel pied vous me ferez l'honneur de m'introduire dans la maison où vous voulez me conduire? Eh! sur celui d'un de mes amis, me répondit-il. Fort bien, repris-je; mais d'un ami on doit savoir sans doute sa naissance & son nom; & je ne suis que le pauvre & infortuné Veillem: point d'autre nom que j'aie droit de porter: ne seroit-il pas à propos que j'en prisse un d'emprunt? c'est du

moins-là mon envie; car je ne vous cache pas que l'air de France est contagieux; on y est Gascon volontiers: eh bien! j'y serai Gascon Hollandois. Si je me faisois appeller le chevalier de Frise, qu'en pensez-vous? ce titre & ce nom ne vous paroissent-ils pas bien imaginés? On ne peut rien de mieux, me repartit mon ami; je crois qu'il faudra vous y tenir: & ce sera sous ce nom que je commencerai à vous annoncer chez ma parente, où nous nous rendîmes presqu'aussi-tôt, parce que l'heure du dîner approchoit.

Peut-être ne me fera-t-il pas facile de faire le portrait de la dame chez qui j'étois invité à manger: c'étoit une jeune veuve, âgée environ de vingt-deux à vingt-

quatre
vrai
sonne
l'aim
meur
toute
l'air
avec
semb
d'en
bien
vous
que
veng
petit
d'av
Je n
si c'
est
jam
m'e

quatre ans : c'étoit assurément un vrai bijou que toute sa petite personne ; rien de plus charmant que l'aimable enjouement de son humeur , qui la rendoit ennemie de toute gêne & de toute contrainte : l'air de cordialité & de franchise avec lequel elle agissoit avec vous , sembloit vous donner la liberté d'en agir de même avec elle. Eh bien , Monsieur , me dit - elle , vous voyez que je tiens la parole que jé vous ai donnée de vous venger ; je veux faire voir à mon petit cousin , si on est blâmable d'avoir un cœur sensible & tendre. Je ne fais , Madame , repris-je , si c'est une foiblesse ; mais si c'en est une , j'avoue que je n'aurai jamais la force ni la volonté de m'en corriger. Et c'est-là , Mon-

sieur, me repartit-elle, penser à merveille: je n'ai pas oublié que vous m'avez dit que l'estime seule des dames vous intéressoit. Souvenez-vous que ce n'est que par là que vous pouvez la mériter & la conserver.

J'oublie de dire que la parente de mon ami avoit invité à dîner une dame, qui portoit sur son visage quarante ou quarante-cinq ans environ: ce fut du moins là le jugement que le premier coup-d'œil que je jetai sur sa figure, me fit porter sur son âge; & quoiqu'elle fût ajustée avec toute la coquetterie d'une jeune personne de vingt ans, je ne fus cependant point la dupe des soins affectés qu'elle avoit pris pour rajeunir ses graces surannées. Cette dame accompagna les poli-

teſſes qu'elle me fit d'un air ſi obligeant , que je ne ſavois qu'en penſer : mais la journée ne ſe paſſera pas ſans que je ſois convaincu par mon expérience , qu'il n'eſt point auprès des dames de recommandation plus puiffante que celle d'une jolie figure.

On ſ' imagine aſſez que la converſation durant le repas , ne pouvoit guere rouler que ſur quelque ſujet de galanterie. Les deux dames commencerent à faire à mon ami une querelle ſur ſon apparence inſenſibilité ; & il ne ſe défendit qu'autant qu'il le fallut pour me donner occaſion de plaider ma cauſe avec ſuccès. On me demanda enſuite ſi je ferois un long ſéjour à Paris. De Leiſtre , qui me vit embarrasſé ſur la ré-

ponse que j'avois à faire , prit la parole pour moi ; & il dit que j'étois un jeune homme de famille , mais peu accommodé des biens de la fortune ; que je ne faisois que d'arriver de Hollande ; & que j'avois été instamment recommandé à ses parens par un de leurs amis qui demeuroient à Amsterdam ; & que je ne quitte-rois point Paris , si je pouvois y trouver un poste qui me convînt. Mais de quel poste s'agiroit-il pour Monsieur , reprit la dame de quarante à quarante-cinq ans , en me regardant de façon à me laisser juger que mes intérêts ne lui étoient pas indifférens ? Monsieur ne voudroit peut-être pas , ajouta-t-elle , entrer dans les finances ? Pardonnez-moi , Madame , lui répondis-je ,

répondis-je, c'est-là mon dessein ;
& j'espere que Madame de Rin-
cour , pour qui j'ai une lettre de
recommandation , voudra bien
m'honorer de sa protection. Oh
bien , Monsieur , reprit cette
dame , puisqu'il ne s'agit que de
la protection de Madame de Rin-
cour , je puis bien vous la pro-
mettre toute entiere , elle est une
de mes amies ; & je serai bien
trompée si elle refuse quelque
chose à ma priere. Eh ! mon
Dieu , Monsieur , me dit alors la
parente de mon ami , appelée
Madame de Saint-Fal , croyez-
moi , prenez un parti tout diffé-
rent de celui auquel vous paroissez
déterminé ; car ne seroit-ce pas
un meurtre , qu'avec une figure
aussi aimable que la vôtre , vous

allassiez vous ensevelir dans l'ignoble poussière d'un bureau : le parti des armes , Monsieur , voilà ce qui vous convient. Si je n'avois , Madame , lui répondis-je , qu'à consulter mon goût. Fort bien , me repartit-elle en m'interrompant , je vous entends , ne m'en dites pas davantage ; je tâcherai de vous servir selon votre penchant : j'ai des amis , & je m'engage à employer leur crédit en votre faveur. Ce sont-là , Madame , des bontés de votre part , lui repartis-je , que je ne mérite point , mais dont je conserverai toute ma vie le plus vif ressouvenir.

Je ne doutois pas que la belle dame ne m'eût tenu un langage moins sérieux , si elle n'eût été retenue par la présence de son

amie ; mais elle laissa parler ses yeux , & j'eus lieu d'être content des choses qu'ils me dirent.

Mon ami qui voyoit que l'heure où il pourroit voir une jeune maîtresse dont il étoit éperdûment amoureux , approchoit , prétexta , pour prendre congé de la compagnie , que j'avois une lettre à rendre à Madame de Rincour , chez qui il devoit , disoit-il , m'accompagner. Et demain , reprit la dame âgée , je m'engage d'appuyer de la bonne façon auprès d'elle les intérêts de Monsieur. Je la remerciai ; mais dans ce remerciement il n'entroit que de la reconnoissance. Il n'en fut pas ainsi de celui que je fis à Madame de Saint-Fal , qui m'invita à la venir voir le lendemain , pour savoir quel auroit été

le succès de ses soins : j'y mêlai, je ne fais quoi de vif & de tendre, qui exprimoit le plaisir que je goûtois de voir, qu'une si charmante personne s'intéressât en ma faveur. Mais voyons si j'eus lieu d'être satisfait de la visite que j'allois rendre à Madame de Rincour.

J'ai dit que mon ami étoit appelé par son amour auprès de sa jeune maîtresse ; ainsi il se contenta de m'indiquer la demeure de cette dame sans m'y accompagner. Nous convînmes, avant que de nous quitter, de l'heure où nous nous trouverions au logis, pour nous rendre ensemble à l'opéra.

J'arrive chez Madame de Rincour, qui me fit un accueil qui ne s'accordoit gueres avec sa fierté ordinaire. Avant que de lire la

lettre que je lui remis, elle jetta quelques regards sur ma figure; & je crois que ce fut-là la recommandation qui me servit le plus. Asseyez-vous, Monsieur, me dit-elle après avoir fait la lecture de la lettre que je lui avois présentée, & parlons un peu ensemble de l'emploi qui vous conviendrait le plus: mais vous me paroissez bien jeune, ajouta-t-elle, en m'examinant attentivement: quel âge, s'il vous plaît, avez-vous? Dix-huit ans, Madame, lui répondis-je. Dix-huit ans, reprit-elle, voilà un âge qui peut bien parler en votre faveur: mais ce ne fera pas pour vous obtenir un emploi, à moins que ce ne soit pour le faire exercer par un autre; & je gagerois bien que c'est-là votre pensée!

Nullement, Madame, lui répondis-je, car mon dessein est de me livrer tout entier au travail. Et voilà, me répondit-elle obligeamment, ce que je ne permettrai pas; & si je sollicite un poste pour vous auprès de mon mari, ce sera à cette condition que durant quelques années vous en tirerez le profit, sans avoir à en essuyer les fatigues; & ce sera, s'il vous plaît, à Paris que je veux que vous ayiez cet emploi. Dites-moi, ces arrangements sont-ils de votre goût? On ne peut davantage, Madame, lui répondis-je; & je n'aurois pas assurément osé former les espérances dont vous avez la bonté de me flater. C'est-à-dire, que le séjour de Paris vous plaît assez: n'y auroit-il pas déjà quelque aimable objet

qui vous y attachât ? car si j'en crois à votre physionomie , je ne juge pas que vous soyiez d'humeur à laisser votre cœur long-tems oisif. Non, Madame , lui répondis-je ; mais ce cœur je pourrois le donner , sans que l'on voulût peut-être me faire la grace de l'accepter. Oh ! me repartit-elle , je ne crois pas que vous ayiez jamais à vous plaindre d'un pareil refus. Que je serois heureux, Madame , lui repartis-je , si j'osois me flater d'un pareil espoir ! mais peut-être blâmeroit-on la témérité de mes vœux. Eh ! comment donc , mon cher enfant ; me dit-elle , votre choix seroit-il déjà fait ? Eh ! ne dois-je pas craindre , Madame , de vous l'avouer , lui répliquai-je ? réponse au reste que j'accompagnai

de certains regards & d'un ton attendri qui laissoit juger à la bonne dame, que le respect seul m'empêchoit de lui faire un libre aveu des sentimens de mon cœur : je me gardai bien de la tirer de son erreur ; je m'enhardis même à donner des louanges à ses charmes ; & il est vrai que, quoique âgée de plus de quarante ans, elle en conservoit encore beaucoup. Mais l'image de l'aimable de Saint-Fal, sans cesse présente à mon idée, m'auroit rendu insensible à la vue des objets les plus charmans. Je ne laissai pas cependant, toujours à bon compte, que de pousser ma pointe auprès de Madame de Rincour, dont j'étois intéressé à gagner les bonnes grâces. Je ne me rappelle pas ce que je m'étois

avisé de lui dire ; mais un petit soufflet , qui ne partoît pas sûrement d'un mouvement de colere , fut la réponse qu'elle me fit. Je ne fais , Madame , lui dis-je , si vous avez voulu me punir ; mais ce sont-là des châtimens trop aimables pour ne pas m'encourager à faire bien des fautes. Il y en a cependant telles , repartit-elle , que je ne pardonnerois pas si aisément ; mais j'aurai le tems de vous en parler une autre fois ; il faut à présent que je fasse réponse à la lettre que vous m'avez remise : suivez-moi dans mon cabinet , je n'ai qu'un mot à écrire ; elle n'écrivit en effet qu'un petit billet , par lequel elle marquoit à M. de Leistre , que ce seroit avec bien de l'empressement qu'elle s'intéres-

feroit en ma faveur. Allez, Monsieur, me dit-elle en me remettant ce billet, que je ne reçus pas sans baiser la main qui me le présentoit, dites à M. de Leistre qu'il soit tranquille sur votre compte, & ne manquez pas de me venir voir après demain à six heures du soir; j'ai bien des choses à vous dire; je saurai si je puis compter sur votre discrétion. Eh! pourriez-vous, Madame, en douter, repris-je? Je ne fais, me répondit-elle; mais du moins en ferai-je l'épreuve plutôt que vous ne pensez: c'étoit en m'accompagnant jusqu'à la porte de son anti-chambre qu'elle me parloit ainsi. Mais avant que de me quitter, elle imagina une petite ruse, dont je ne manquai pas de tirer le profit

qu'elle desiroit que j'en tirasse : elle laissa tomber son éventail , sans doute à dessein , du moins n'en jugeai-je pas autrement ; je le ramassai avec vivacité , & je le lui présentai , mais ce fut en me jettant sur la main qu'elle me tenoit , & que je baisai avec tous les semblans de la plus vive tendresse.

Ce n'étoit pas-là une de ces fautes que Madame de Rincour m'avoit dit ne devoir jamais me pardonner ; aussi n'en parut-elle pas offensée. Je dois aller la revoir dans deux jours ; elle a bien des choses à me dire , & elle veut être assurée de ma discrétion : tout cela n'annonce-t-il pas quelque intrigue galante ? j'ai aussi pour demain un rendez-vous chez

Madame de Saint-Fal ; & plus sensible aux intérêts de mon amour qu'à ceux de ma fortune, je ne m'occupois que de cette seule pensée. Mais précipitons le récit de mes aventures, qui vont être si multipliées, que je ne m'attacherai qu'à raconter les plus intéressantes.

En quittant Madame de Rincour, je m'apperçus que l'heure d'aller à l'opéra étoit passée, ainsi je ne me pressai point de rejoindre le jeune de Leistre, qui, m'ayant attendu plus de trois heures inutilement, ne jugea pas à propos de laisser languir plus long-tems son impatience, de façon que je ne le trouvai pas à la maison lorsque j'y rentrai. Je remis d'abord à M. de Leistre la lettre de Madame

de Rincour , & il me félicita des favorables intentions que cette dame paroissoit avoir pour moi , m'exhorta à ne rien oublier pour cultiver ses bonnes graces. Je lui promis de donner tous mes soins à mériter l'honneur de sa protection ; & je me retirai ensuite dans ma chambre , où je fis bien des réflexions sur les différentes aventures qui avoient partagé cette journée : & l'on juge que l'idée seule de la charmante de Saint-Fal déroba presque toutes mes pensées. Car il faut que je l'avoue à ma confusion ; je paroissais ne plus conserver aucun souvenir de la chère & adorable Sophie , & c'étoit elle cependant qui seule méritoit toute ma tendresse. Son image enfin se représenta à mon

esprit avec de nouveaux charmes ,
& je me reprochai les fautes dont
mon inconstance m'avoit rendu
coupable.

J'ai dit que j'avois écrit à ma
bienfaitrice du vol qui m'avoit
été fait à Cambrai , m'étant bien
gardé de lui apprendre que j'y
avois moi-même donné occasion.
Je lui écrivis une seconde lettre ,
pour lui faire savoir mon arrivée
à Paris , & les espérances dont on
me flatoit pour l'avancement de ma
fortune. J'insérerai aussi dans cette
lettre un billet pour la belle Sophie,
à qui je faisois de nouvelles protes-
tations d'une inviolable fidélité ;
mais que les dispositions présentes
de mon ame s'accordoient bien peu
avec ces trompeuses assurances que
je lui donnois d'une éternelle ten-

dressé ! que de reproches n'ai-je pas à me faire d'avoir été si souvent disposé à manquer à la fidélité que j'avois jurée à cette crédule amante ! mais encore une fois , j'en fais l'aveu ; rien de plus libertin que mon cœur en fait de galanterie. Je devois le lendemain en faire une nouvelle épreuve ; & c'étoit avec une impatience extrême que j'attendois le moment du rendez-vous qui m'avoit été donné , mais qui ne me rendit pas aussi heureux que j'avois osé l'espérer.

J'étois allé chez Madame de Saint-Fal à l'heure qu'elle m'avoit assignée ; & j'eus le chagrin de trouver chez elle un officier de bonne mine, quoique cependant un peu âgé, qui, par les petites

libertés qu'il se donnoit avec cette dame , me laissa entrevoir sur quel pied il vivoit avec elle. Vous ne pouviez venir plus à propos , Monsieur , me dit Madame de Saint-Fal , & j'ai lieu de croire que vous serez content des soins que j'ai pris de vos intérêts ; car voilà Monsieur qui me promet d'avoir égard à la recommandation que je lui ai faite en votre faveur ; & vous remarquerez , s'il vous plaît , que ces paroles furent prononcées d'un ton si sérieux & si gêné , que je ne doutai point que ladite dame , retenue par la présence de cet officier , n'eût bien des ménagemens à garder avec lui. Mais vraiment , Madame , reprit cet officier , en me regardant avec un petit air de protection , voilà

un jeune homme d'une figure bien aimable ; & vous avez eu raison de me dire que le métier des armes ne pouvoit que lui convenir infiniment ; & c'est-là une fort bonne acquisition que je ferai pour mon régiment. Ce mot de régiment me fit comprendre que ce n'étoit rien moins qu'un colonel que Veillem avoit pour rival. Il eut beau me faire espérer la première charge vacante , je jugeai qu'il en faisoit une auprès de Madame de Saint-Fal , qui n'étoit point du tout du goût de mon humeur jalouse ; & je me proposai bien d'en dire ma pensée à ma nouvelle maîtresse , dès que je serois seul avec elle : ce qui ne tarda pas à arriver.

Vous voyez , Monsieur , me dit Madame de Saint-Fal dès que cet

officier eût pris congé d'elle , que j'ai été exacte à tenir mes promesses. Je vous en suis obligé , Madame , lui répondis-je ; mais je serois fâché qu'à mon occasion vous eussiez quelque obligation à celui dont vous cherchez à me ménager l'appui. Eh ! pourquoi donc cela , me répondit-elle ? vous me tenez-là un discours qui me surprend. Un soupir qui m'échappa fut toute la réponse que je lui fis. Je ne sais s'il la mit au fait de ce que je pensois ; mais elle ne parut point s'offenser de mes soupçons.

J'ai oublié de dire que lorsque j'entrai elle n'avoit pas encore eu bien le tems de se remettre d'un certain désordre qui ne parloit gueres en sa faveur. Ma présence même l'avoit déconcertée au point

que le rouge étoit monté au visage : ses yeux enfin me parurent émerillonés d'un feu qui la trahissoit. Autant d'indices qui me firent juger que j'adrescois mes vœux à une beauté peu sévère : aussi me doutai-je que je n'aurois pas de longs soupirs à pousser.

Cette dame , après un quart-d'heure d'entretien , m'apprit que cet officier , dont elle m'avoit ménagé la protection , étoit un riche seigneur qui la pressoit chaque jour de lui donner la main ; mais que ne se sentant pour lui aucun penchant , il n'y auroit qu'une raison d'intérêt qui pût l'engager à unir son sort au sien , quoique contraire à son inclination. Mais , Monsieur , ajouta-t-elle , l'avantage du moins que je

tirerai de cet engagement , c'est que la fortune de celui que j'épouserai , me mettra en état de vous donner des marques réelles & effectives de mon attachement : compliment que cette dame accompagna d'un regard si perçant & si tendre , qu'il porta le trouble dans mon cœur. Je m'enhardis alors à me jeter sur une de ses mains , qu'elle m'abandonna de la meilleure grace du monde , & que je baisai mille fois ; mais de quelle vive émotion ne fus-je point saisi , lorsque je la sentis me passer tendrement la main sur le visage ! Quelques soupirs qui lui échappèrent , accompagnerent cette touchante carresse. Je me jetai alors à ses genoux , & ne songeai plus qu'à profiter de son attendrisse-

ment, lorsque la femme-de-chambre vint lui annoncer une visite. Quel funeste contre-tems, grands Dieux ! & quel ravissant plaisir ne me déroba-t-il pas ! mais quel sujet de surprise pour moi ! que l'on s'imagine, si l'on le peut, quel dut être mon étonnement, lorsque je vis entrer la dame qui venoit d'être annoncée ! c'est Madame de Rincour qui s'offre à mes regards, & qui jugea aisément, par le trouble dont j'étois agité, & que je ne pouvois cacher, qu'un tiers n'accommodoit pas le tête-à-tête dans lequel elle me surprenoit. Le compliment qu'elle fit à Madame de Saint-Fal, à qui elle faisoit une visite de pure civilité, se ressentit de l'étonnement que lui causoit ma présence. Elle m'adressa ensuite

la parole, & me dit que j'avois eu tort de lui cacher que j'eusse la protection de Madame de Saint-Fal, & qu'elle se seroit bien gardée, si elle l'eût sçu, de s'intéresser en ma faveur auprès de M. de Rincour : compliment au reste qui me fut fait d'un petit ton railleur, qui me laissoit entrevoir le secret & jaloux dépit dont la bonne dame étoit animée contre moi. Madame de Saint-Fal, aussi déconcertée que moi, ne fut d'abord sur quel ton répondre ; & notre commun embarras ne servit qu'à découvrir une partie des choses qui venoient de se passer : peut-être même poussa-t-on plus loin les soupçons, qu'on ne devoit faire ; & c'est ce que j'allois bientôt apprendre.

Madame de Rincour souffroit

trop de me voir auprès d'une rivale aimable , pour ne pas se trouver infiniment gênée dans la visite qu'elle lui rendoit ; aussi fut-elle très-courte. Mais avant que de la finir , elle me dit qu'elle avoit déjà sollicité pour moi un emploi auprès de son mari , qui avoit témoigné un grand empressement de me voir , & que si je voulois monter en carrosse avec elle , je pourrois lui parler. Rien ne me fut plus aisé que de comprendre ce que cette adroite invitation signifioit ; mais pouvois-je me refuser de m'y rendre ? Quelques regards jetez à la dérobée , exprimerent à la belle de Saint-Fal , la violence qu'il en coûtoit à mon cœur de me voir indispensablement contraint de m'éloigner

d'elle. Mais je me proposai de réparer , par un prompt retour auprès d'elle , la perte que je venois de faire. Les choses tournerent cependant autrement ; car ce que je vis de mes yeux , & ce que j'allois apprendre , mit bien du ralentissement dans ma naissante ardeur.

Je montois en carrosse avec Madame de Rincour , lorsque je vis un jeune mousquetaire entrer chez Madame de Saint-Fal. Il avoit promené ses regards sur ma figure. Dans ces regards j'avois cru démêler , je ne fais quoi , qui approchoit fort d'un étonnement jaloux. Seroit-ce là , me dis-je alors en moi-même , un rival que j'aurois ? Le cas ne laisseroit pas que d'être amusant. Ma surprise paroissoit

paroissoit peinte sur mon visage. Madame de Rincour s'en apperçut, & elle en devina la cause. Je gage, me dit-elle, que cette visite que l'on va rendre à votre aimable protectrice, vous met un peu martel en tête; mais je ne vous conseille pas cependant de vous en inquiéter, car ce seroit à pure perte: & tout de suite elle me fit un long récit de quantité de petites intrigues, qui n'étoient gueres à l'honneur de la coquette que je venois de quitter. Elle me fit même entendre que je ne pouvois continuer à la voir, si je n'étois d'humeur à éprouver ma valeur contre trois ou quatre rivaux, qui me feroient bientôt repentir de mes assiduités auprès de cette dame. Je ne crus pas cependant devoir m'en

fier à ces rapports. La jalousie pouvoit y avoir bonne part ; mais ils n'étoient que trop véritables, & je ne fus pas long-tems sans en être entièrement convaincu. Revenons à Madame de Rincour.

Nous descendons de carrosse , & elle me conduit dans l'appartement de son mari, homme sexagénaire, & dont la figure n'étoit rien moins qu'avenante. Voilà , Monsieur , lui dit Madame de Rincour , le jeune homme pour qui vous m'avez promis de vous intéresser. Que fait-il faire, répondit brusquement ce dédaigneux maltotier , qui n'avoit répondu que par une foible inclination de tête aux humbles révérences que je lui avois faites ? rien du tout , peut-être , ajouta-t-il ; car c'est

assez votre coutume , Madame , dit-il à son épouse , de me recommander des personnes que je n'ai pas plutôt placées , qu'on est obligé de leur ôter les emplois qui leur ont été confiés. Oh ! pour celui-ci , Monsieur , reprit Madame de Rincour , je puis bien répondre que... Oui , qu'il fera peut-être encore pis que les autres , repartit le brusque fermier ; mais allez , ajouta-t-il en se remettant froidement à écrire , sans daigner m'honorer du moindre salut , je verrai si j'ai quelque emploi à lui donner ; il est jeune heureusement , & il aura le tems d'attendre. Adieu , Monsieur.

Ne voilà-t-il pas un accueil bien gracieux ? Mon orgueil se trouvoit si humilié , que je ne pouvois par-

donner à Madame de Rincour de m'avoir mis dans l'occasion d'effuyer ce déluge de grossières brusqueries. Vous ne me paroissez guere content, me dit-elle dès que nous fûmes sortis du cabinet de son mari, de la réception que l'on vient de vous faire; mais vous ne connoissez pas M. de Rincour: rien de plus froid que son abord, & rien cependant de meilleur que son cœur. Mais quoi qu'il en soit, s'il tarde à vous placer d'une maniere convenable, c'est moi qui me chargerai de vos intérêts, & peut-être ne perdrez-vous rien au change; mais ce sera à une condition, & vous la devinez aisément. Plus de visite, s'il vous plaît, à Madame de Saint-Fal; je vous en ai fait voir les consé-

quences. Je vous suis obligé ,
Madame , lui répondis-je ; croyez
que vous n'apprendrez rien qui
me rende indigne de l'honneur de
votre protection : je serai exact à
suivre les avis que vous me don-
nez. Prenez garde , me repartit-
elle , à la parole que vous me
donnez ; je ne vous cache point que
je ferai éclairer vos démarches :
& si j'apprends... Eh ! non , Ma-
dame , lui dis-je , croyez que vous
n'apprendrez rien. J'ai des vues
sur vous , me repartit-elle , mais
il n'est pas encore tems de vous
les déclarer : je croyois , ajouta-
t-elle , que M. de Rincour auroit
demain un voyage à faire ; mais il
est différé de quelques semaines :
ainsi ne venez me voir que lors-
que je vous écrirai. J'allois prendre

congé d'elle, lorsqu'elle s'avisa de me faire une petite faveur, qui ne pouvoit me venir plus à propos. Je ne songeois pas, me dit-elle, que j'avois préparé quelque chose pour vous ; & en même tems elle tira d'une cassette assez rebondie, une bourse qu'elle me présenta, & me força de l'accepter, malgré les petites façons que je fis pour ne pas la recevoir.

J'ai dit que cette petite fortune ne pouvoit me venir plus à propos, car je connoissois l'humeur intéressée de M. de Leistre, mon protecteur ; & je ne croyois pas qu'il fût dans la disposition de fournir long-tems à mes dépenses ; peut-être même plaignoit-il celles qu'il avoit faites pour mon habillement : mais je ne serai pas long-

tems à sa charge. La fortune va commencer à se déclarer entièrement en ma faveur.

La nuit venoit de tomber lorsque je quittai Madame de Rincour, que je ne dois pas revoir si-tôt. Je passois devant le café de l'opéra, lorsque le jeune de Leistre, à qui je n'avois point dit les visites que j'avois à faire, m'appella. Il me vit l'esprit si occupé, qu'il ne douta point que je n'eusse bien des secrets à lui apprendre. Il me proposa de monter dans une chambre, & nous y montâmes.

Il s'étoit montré trop digne de toute ma confiance, pour que je lui fisse un mystère de tout ce qui venoit de m'arriver. Je crus que l'article qui concernoit sa parente le surprendroit; mais il n'en parut

nullement étonné : & ce qui fit connoître la sincere amitié qui le lioit à mes intérêts, c'est qu'il fut le premier à m'exhorter de me défaire de l'amour dont je paroiffoit épris pour Madame de Saint-Fal ; il me confirma même les rapports peu avantageux qui m'en avoient été faits , & y ajouta des circonstances que j'ignorois , & qui acheverent de me guérir entièrement de ma passion. Notre conversation roula ensuite sur Madame de Rincour , à qui il me conseilla de faire assidûment ma cour , mais il m'exhorta à la faire de façon à ne donner aucun soupçon à son mari , dont la jalousie étoit extrême. Je lui promis de mettre ses avis en pratique , & j'eus lieu de me féliciter d'avoir été exact à les suivre.

Quinze jours se passèrent sans qu'il m'arrivât aucune aventure intéressante. Le jeu, les promenades, les spectacles déroboient tous mes momens. Je m'étois si mal trouvé d'avoir donné mon cœur si légèrement, que je le tins en garde contre tout engagement dont j'aurois pu me repentir. Le cher de Leistre me tenoit une fidelle compagnie; & lorsque son amour l'appelloit auprès de sa maîtresse, je donnois ce tems-là ou à quelque lecture amusante, ou à la promenade, où je prenois beaucoup de plaisir. L'idée de l'aimable Sophie se présenteoit souvent à mon imagination : que de reproches ne me faisois-je pas sur les infidélités dont je m'étois rendu coupable ! avec quelle douleur ne

me plaignois-je pas de ce que le ciel, qui sembloit nous avoir formé l'un pour l'autre, nous condamnoit à vivre toujours éloignés l'un de l'autre! c'étoit-là du moins le sujet de mes craintes, parce que je ne pouvois prévoir les efforts que la providence alloit faire jouer pour assurer mon bonheur. Près de trois semaines s'étoient écoulées depuis la dernière lettre que j'avois écrite à ma bienfaitrice; & j'étois vraiment inquiet de n'en point recevoir de nouvelles; son silence m'alarmoit: mais pouvois-je en soupçonner la funeste cause? cette bienfaitrice généreuse, qui après m'avoir recueilli dans ma misère, m'avoit tenu lieu de la mère la plus tendre, je ne la verrai plus! la barbare mort vient de

l'enlever à mes vœux ! je reçois , lorsque je m'y attendois le moins , une lettre de la chere Sophie , qui m'apprend que sa tendre mere , pénétrée d'une excessive douleur pour la mort de Frédéric , son fils unique , avec qui j'avois été élevé , l'avoit suivi de près dans le tombeau. Elle me marquoit encore , que pleine pour moi de tendresse jusqu'au dernier moment de sa vie , elle me faisoit dans son testament un don de dix mille florins : mais cette marque de bonté me toucha bien moins que la priere qu'elle avoit faite à son époux , un moment avant sa mort , pour l'engager à consentir que la belle Sophie unît son sort au mien. Nous verrons quel fut le succès de cette priere.

La chere Sophie finissoit sa lettre , en me faisant de nouvelles protestations d'une éternelle confiance ; m'assurant que , dût-elle être accablée de tout le courroux de son pere , elle me garderoit la foi qu'elle m'avoit jurée. Elle ajoutoit , qu'elle seroit charmée que je me déterminasse à retourner promptement en Hollande , où je n'aurois rien absolument à craindre ; parce que , outre que celui que j'avois tué étoit un misérable qui ne tenoit à personne , & dont personne ne chercheroit à venger la mort , il étoit expiré sans qu'on eût pu lui arracher une seule parole ; que je pouvois enfin être assuré que l'on n'avoit aucun soupçon contre moi.

Je baisai mille & mille fois cette

chere lettre, que j'arrosai de mes larmes, & je me déterminai à suivre le conseil que la fidelle Sophie me donnoit. Je voulus cependant, avant que de prendre des mesures pour l'exécution de mon dessein, en faire part à mon ami; mais son avis fut bien différent du mien. Il se servit de raisons en apparence si plausibles pour m'engager à ne pas retourner, du moins si-tôt, en Hollande, que je résolus de différer mon départ, jusqu'à ce que je fusse entièrement convaincu que je n'étois nullement soupçonné de cette mort, qui m'avoit obligé de prendre précipitamment la fuite.

Mais mon ami, qui avoit réussi à me faire renoncer à mon premier dessein, ne put me faire

quitter celui que je formai de louer un appartement garni , où je voulus aller demeurer. Outre cette bourse pleine d'or que je tenois de la libéralité de Madame de Rincour , je me voyois encore riche de dix mille florins , que je pouvois recevoir en présentant la lettre de change que Sophie avoit renfermée dans la lettre qu'elle m'avoit écrite. Je crus qu'une pareille somme me mettoit en état de me loger commodément , & de ne me refuser aucune des aïssances de la vie , sans que je fusse à charge à personne. Ainsi , après avoir rendu mille actions de grâces à M. de Leistre , mon protecteur , je pris congé de lui , & je vins me loger dans la rue Saint-Honoré. Il me falloit un valet ,

& je m'en donnai un qui se livra entièrement à mes intérêts. Je ne discontinuai pas cependant de voir mon ami : & comment aurois-je pu me passer d'une compagnie aussi aimable que la sienne ? point de partie de plaisir qui ne m'eût été indifférente, si j'eusse été privé de le voir : le même penchant le lioit à moi de telle sorte, que nous étions inséparables. Je fus cependant un ou deux jours sans savoir ce qu'il étoit devenu, quoique je n'eusse rien oublié pour le déterminer ; & je commençois à m'inquiéter, lorsqu'il vint me trouver dans ma chambre. La joie qui paroissoit peinte sur son visage, me fit juger qu'il avoit les plus heureuses nouvelles du monde à m'annoncer : voici la bonne fortune dont

il ne cessoit de se féliciter , & qu'il me dit vouloir partager avec moi. Oh ! pour le coup , me dit-il , je puis bien me flater que j'ai fait une trouvaille telle qu'il ne s'en fit jamais : non , ce n'est point une beauté mortelle , c'est une divinité , & neuve , s'il vous plaît , débarquée tout fraîchement de province. Dieux ! quel port , quel air , que de charmes , que d'attraits ! non jamais rien de si beau ne s'est offert à mes yeux ! je veux enfin , mon cher ami , ajouta-t-il , que vous jugiez vous-même , si cette jeune beauté mérite qu'on lui rende des soins.

A dire le vrai , je n'étois guere d'humeur à chercher des aventures , ou à tirer avantage de celles qui pourroient se présenter , parce

que mon cœur , auparavant si libertin en fait de galanterie , s'étoit rendu de bonne foi au charmant objet qui avoit mérité sa première tendresse : car l'aimable Sophie avoit recommencé à m'occuper tout entier. Peu de semaines se passoient où je ne lui écrivisse ; & les fréquentes lettres que j'en recevois étoient toutes remplies de consolantes assurances de l'amour le plus tendre & le plus constant. Je ne voulois enfin aimer qu'elle seule ; & de la plus légère infidélité , je m'en ferois fait un crime que je ne me ferois jamais pardonné à moi-même. Ces dispositions présentes de mon ame ne m'empêcherent pas cependant de me rendre aux pressantes invitations de mon ami ; mais la

complaisance , ou peut-être le desir de satisfaire ma curiosité , bien plus qu'un esprit de libertinage , me déterminâ à le suivre.

Nous arrivons , après avoir traversé quelques rues , dans l'endroit où il me conduisoit. Nous entrons : on annonce notre visite , & nous sommes introduits auprès de cette divinité à qui je croyois aller rendre de respectueux hommages. Mais me voilà comme pétrifié en l'abordant ; & elle-même saisie , comme moi , d'étonnement ; je la vois avoir peine à revenir d'une espece de stupide immobilité , que ma présence inopinée venoit d'occasionner. Voilà qui annonce du merveilleux ; aussi y en a-t-il dans l'aventure qui m'arrivoit : car pouvois-je m'ima-

giner que j'allois rendre visite à cette aventuriere, à cette femme qui, à Cambrai, m'avoit emporté ma bourse; à cette prétendue épouse enfin, dont je n'avois été l'époux qu'une seule nuit, c'est elle-même qui s'offre à mes yeux! L'étonnement que sa vue me causa étoit trop grand pour que je pusse d'abord lui parler. Je revins cependant de ma surprise, & je ne manquai pas de la plaisanter sur le tour qu'elle m'avoit joué: Vous voilà donc, ma chere & fidelle épouse, lui dis-je; je ne croyois pas de vous revoir si-tôt: mais pourquoi, avant que de me quitter, ne m'avez-vous pas fait le plaisir de me dire que j'aurois le bonheur de vous retrouver à Paris? Eh! mon Dieu, mon cher époux;

reprit-elle sur le même ton badin , parce qu'elle jugeoit bien que le vol qu'elle m'avoit fait , ne m'irritoit pas beaucoup contre elle , vous imaginez-vous qu'une épouse doive choisir son mari pour son confident ? la mode seroit vraiment nouvelle : vous aviez une certaine quantité d'or qui auroit pu vous être volée en chemin , & j'ai bien voulu vous décharger de ce dangereux fardeau : vous vouliez venir à Paris , & j'ai précédé vos pas pour vous y attendre : eh bien ! Monsieur , prononcez à présent ; pensez-vous que je sois bien coupable ? Non , lui répondis-je , mais cependant je vous conseille d'avoir une autre fois moins de bonté ; car il se trouve tel époux d'un esprit si mauvais ,

que les attentions prévenantes que vous avez eu pour moi , ne seroient peut-être pas de son goût. La conversation fut poussée encore quelque tems sur le même ton : mais mon ami , que disoit-il ? rien. Il ne pouvoit revenir de l'étonnement dont il avoit été saisi , dès qu'il comprit que cette prétendue beauté neuve , dont il m'avoit si fort exagéré les charmes , étoit cette même aventuriere à qui j'avois donné le titre d'épouse à Cambrai , & qui , par le vol adroit qu'elle m'avoit fait , m'avoit exposé aux périls d'une prochaine misere : mais je n'étois pas le seul à qui elle se fût avisée de jouer de pareils tours ; & j'allois bientôt l'apprendre.

Nous nous disposions , de Leif-

tre & moi, à quitter cette femme, lorsque quelques archers entrèrent dans la chambre où nous étions, pour se saisir de ma prétendue épouse, & l'emmener dans une maison de force. Son véritable mari, qui étoit un riche bourgeois de province, moins choqué peut-être d'avoir été abandonné par son infidelle moitié, que de la vie scandaleuse qu'elle menoit, fit de si exactes recherches, que l'ayant enfin déterrée, il obtint une lettre de cachet, qui la condamnoit à traîner le reste de ses jours dans une maison où elle ne pouvoit avoir rien de mieux à faire, que de pleurer ses égaremens. Nous ne jugeâmes pas à propos, de Leistre & moi, de voir la fin de cette scène, & nous sortîmes tous

deux également confus d'avoir été surpris en commerce de galanterie avec cette rusée aventuriere.

Mon ami voulut me reconduire chez moi , & je le retins à dîner. Après nous être entretenus presque durant tout le repas de ce qui venoit de se passer à nos yeux , il me demanda quel train prenoit mon intrigue avec Madame de Rincour ; & il fut fort surpris , lorsque je lui dis que depuis plus d'un mois cette dame ne m'avoit donné aucune de ses nouvelles. Je n'avois point oublié qu'elle m'avoit prié de ne point l'aller voir que lorsqu'elle m'écrirait , mais elle ne m'écrivait point ; & son silence m'étonnoit. Encore quelques jours & je vais apprendre que cette malheureuse dame a été l'infortunée

viâtime de la fureur de son mari :
& ce fut mon ami qui en fut le
premier la nouvelle , & qui m'en
fit part presqu'aussi-tôt qu'il l'eut
apprise.

Quelle nouvelle plus étrange ,
mon cher ami , me dit-il , que
celle que j'ai à vous apprendre !
Vous ne verrez plus Madame de
Rincour ! Comment donc , repris-
je d'un ton étonné ? cette dame ne
veut-elle plus me voir ? Hélas !
me repartit de Leistre , qu'il eût
bien mieux valu pour elle qu'elle
s'en fût tenu à l'amour que vous
aviez fait naître en son cœur ! &
tout de suite il me raconta qu'un
commis d'une figure aimable avoit
captivé la tendresse de ladite dame ;
que le mari en avoit eu d'abord
quelque soupçon , parce que son
humeur

humeur jalouse lui faisoit éclairer toutes les démarches de son épouse, dont la fidélité lui étoit suspecte depuis long-tems; qu'il avoit été enfin instruit de certain rendez-vous qu'elle avoit donné à son nouvel amant; que l'on devoit pour cela profiter de son absence, parce qu'il avoit dit qu'il avoit un voyage à faire, & que cependant il ne fit point; que le même jour où l'on le croyoit absent, il étoit rentré secrètement pendant la nuit; & qu'accompagné de quelques domestiques affidés, il étoit monté dans la chambre de sa perfide épouse, & qu'il l'avoit trouvée endormie dans les bras du commis chéri: il m'apprit enfin, que le maltotier, dont l'humeur jalouse

n'étoit rien moins qu'endurante ; transporté de rage à la vue d'un pareil spectacle , aidé de ses domestiques , avoit immolé ces deux victimes à sa fureur ; & qu'après avoir assouvi sa juste vengeance , il s'étoit retiré secrètement chez un de ses amis , où il demeurait jusqu'à ce qu'il eût obtenu sa grace , qu'il espéroit avoir.

Le récit d'une pareille histoire me fournit matière à bien des réflexions. Ce fut avec les sentimens d'une vive reconnoissance que je remerciai Dieu de m'avoir arraché aux périls qui auroient peut-être menacé ma vie , si l'infortunée de Rincour avoit voulu me rendre le malheureux complice de ses infidélités. Cette nouvelle me chan-

gea même au point, qu'elle me fit former la résolution de renfermer mes plaisirs dans les bornes étroites de la plus austere bienséance.

Je passai une année entiere sans prendre d'autre divertissement que ceux dont le souvenir ne pût être pour moi le sujet d'aucuns remords. Je ne fais si la piété eut part à mon changement, mais je ne tardai pas à en recevoir la récompense. Elle fut telle que je n'aurois osé en espérer une si heureuse.

J'entretenois, comme je l'ai dit, un commerce assidu de lettres avec l'aimable Sophie. Les continuelles assurances qu'elle me donnoit de la constance de son amour, flattoient mes vœux du plus doux es-

poit. Mais à quelle mortelle douleur n'eus-je pas lieu de me livrer ! Plus de deux mois se passèrent sans que je reçusse aucune lettre de cette chère amante , qui depuis plus d'une année cependant ne laissoit passer aucune semaine sans m'écrire. J'étois désespéré d'un si cruel silence , dont je ne pouvois deviner la cause : mais enfin une lettre que je reçois met fin à mes incertitudes. C'est M. Rentzants , l'époux de ma généreuse bienfaitrice , le pere de l'aimable Sophie , qui m'écrit pour me prier de me hâter de me rendre en Hollande. Il me marquoit que ma présence seule pouvoit rappeler à la vie une fille unique qu'il chérissoit tendrement ; que depuis plusieurs

mois elle étoit tombée dans une langueur qui faisoit tout craindre pour ses jours ; & qu'il me promettoit enfin de consentir qu'elle unît son sort au mien , dès qu'elle seroit revenue à sa premiere santé.

Mon amour inquiet pour les périls qui menaçoient les jours de cette chere amante, ne me laissa pas balancer sur le parti que j'avois à prendre ; & je ne me donnai que le tems nécessaire pour faire de courts & éternels adieux à mon ami & à toute sa famille. Je n'oubliai point Mademoiselle de Leistre que j'allai voir dans son couvent, & qui , par des vœux solennels, avoit depuis plus d'une année fait un divorce avec le monde. Le souvenir des généreux ser-

vices que je lui avois rendus , n'étoient point encore effacés de son esprit , & elle m'en rendit mille actions de graces. Mon départ lui coûta quelques larmes , mais que je n'eus pas le tems d'effuyer.

Je volai où ma tendresse alarmée me rappelloit. La diligence que je fis fut telle , que trois jours me suffirent pour me rendre à Amsterdam , où je trouvai l'aimable Sophie touchant de près à sa dernière heure. Quel sujet pour moi du plus affreux désespoir ! mais je n'y fus pas livré long - tems. Cette fidelle amante ne m'eût pas plutôt vu , que la mortelle languueur qui l'accabloit , commença à diminuer à vue d'œil. Je ne quit-

ta point le chevet de son lit, & ma présence seule sembloit lui donner de nouvelles forces. Je vous revois, me disoit-elle, mon cher & aimable Veillem, vous voilà rendu à mes vœux ! que l'état où vous me trouvez, vous fasse juger de ce que j'ai eu à souffrir de votre longue & cruelle absence. ! mais je n'ai plus de vœux à former : la parole de mon pere y est engagée. Je vous ai donné mon cœur, & bientôt des liens indissolubles vont nous unir. Ce ne fut cependant que quelques semaines après mon retour en Hollande, que je me vis au comble de mes desirs. Me voilà devenu le fortuné époux d'une amante adorable.

Près de dix ans se sont écoulés depuis ce moment heureux ; & loin que notre mutuelle tendresse se soit ralentie , elle semble au contraire prendre à chaque instant un nouvel accroissement.

Le titre de pere que ma chere épouse me donna au bout d'une année de mariage , acheva de me rendre le plus heureux de tous les hommes ; & ce fut-là une consolation que je goûtai presque chaque année. Rien ne sembloit manquer à ma félicité. Chaque moment de ma vie étoit marqué par quelque nouvelle assurance que mon adorable épouse me donnoit de sa tendresse. Je me voyois pere d'une famille nombreuse & aimable. C'étoit toujours avec un plaisir

nouveau que je prodiguois à ces chers enfans mes affectueuses caresses. M. de Rentzants , mon beau-pere , partageoit également sa tendresse entre mon épouse & moi ; & je ne me plaignoïs que des soins fatigans qu'il se donnoit pour accumuler les biens qu'il avoit à nous laisser. Je lui faisois de continuelles instances pour qu'il ménagât sa santé qui dépérissoit à vue d'œil , & qui s'étoit altérée au point , que je prévis bien que j'aurois bientôt des larmes à répandre. La mort en effet l'enleva bientôt ; & ce fut après sa mort que nous nous déterminâmes, mon épouse & moi , à renoncer au commerce. J'achetai plusieurs terres en Zélande , où je me suis retiré ,

m'occupant uniquement de l'éducation de ma famille , & où , éloigné du monde , j'ai consacré quelques momens de loisir à écrire ces Mémoires que je donne au public.

F I N.



